

Sommaire

Le mot du Maire	P. 1
Travaux d'investissement et acquisitions diverses réalisés en 2006	P 2
Tarifs de location du centre culturel	P 3
Tarifs camping municipal	P 4
La saison 2006 au camping	P 5
Urbanisme	P 6
Que s'est-il passé dans votre commune depuis le 1^{er} août 2006 ?	P 7 à 19
Arrivée d'une nouvelle directrice d'école dans notre commune	P 20 et 21
Généalogie de la famille ARNOLD	P 22 à 28
Biographie de Jean-Marie ARNOLD	P 29 à 52
Légende	P 53
Etat-Civil	P 54
Les grands anniversaires de l'année 2007	P 55
Les nouveaux arrivés dans la commune	P 56
Vues d'hier et d'aujourd'hui	P 57

Le mot du Maire,

Chères Concitoyennes, Chers Concitoyens,

Au moment où j'écris ces quelques lignes, je m'adresse à vous devant un paysage sans neige.

Il y a un an et à la même époque nous étions depuis plusieurs semaines sous la neige et le froid.

Espérons que cet hiver nous apportera également son manteau blanc et que les passionnés de ski puissent en profiter tout comme l'hiver dernier.

Mon beau sapin, roi des forêts.....

La forêt se porte mieux !!!

En effet les ventes de bois reprennent à des prix redevenus intéressants pour la commune. Le prix du pétrole ayant flambé, une forte demande de bois de chauffage a eu lieu en 2006, à tel point que nous n'avons pu satisfaire toutes les demandes. Les personnes concernées voudront bien nous en excuser.

En 2007, nous envisageons la réfection de la rue du Haut-Mittlach, pour la partie située entre la rue des Jonquilles et les premières maisons du Haut-Mittlach, elle en a bien besoin.

La rénovation de la cour de l'école sera également effectuée durant l'été prochain.

Je tiens à remercier Jean-Marie ARNOLD pour les documents qu'il nous a transmis concernant la généalogie de la famille ARNOLD, ainsi que ses mémoires. Merci de nous avoir permis d'en diffuser une partie dans ce bulletin et je lui adresse mes félicitations pour le travail accompli.

En cette période de fin d'année, je veux remercier le conseil municipal pour son dynamisme et son sens de l'intérêt public. Je remercie également celles et ceux qui m'aident dans ma tâche et qui travaillent pour le bien de la commune.

Le conseil municipal et moi-même vous souhaitons d'excellentes fêtes de fin d'année et vous présentons nos meilleurs vœux de bonheur et de prospérité tout au long de l'année 2007.

*Cordialement
Bernard ZINGLÉ*

Travaux d'investissement et acquisitions diverses réalisés en 2006

Construction d'un atelier municipal

- ⇒ Les travaux de construction du nouvel atelier municipal sont achevés. Les ouvriers communaux ont pu intégrer les nouveaux locaux, spacieux et fonctionnels.

Travaux de voirie communale

- ⇒ Remise en état du chemin communal du Glasspfad
- ⇒ Aménagement d'un accès dans la rue Principale

A la salle des fêtes

- ⇒ Rénovation de l'éclairage
- ⇒ Rénovation du plafond
- ⇒ Travaux de carrelage
- ⇒ Installation d'une table en inox dans la cuisine

Au Presbytère

- ⇒ Rénovation de l'installation électrique
- ⇒ Installation d'une douche

Au bloc sanitaire du camping municipal

- ⇒ Travaux de carrelage
- ⇒ Installation de 8 mitigeurs lavabo, de 4 siphons de douche et d'un évier
- ⇒ Remplacement d'une porte

Acquisitions de matériel

- ⇒ 1 établi pour l'atelier municipal
- ⇒ 1 réfrigérateur pour l'atelier municipal
- ⇒ 1 réfrigérateur pour le camping municipal
- ⇒ 4 compteurs d'eau

Tarifs de location du centre culturel

Dans sa séance du 1^{er} décembre 2006, le Conseil Municipal a fixé les tarifs de la **location du centre culturel pour l'année 2007** :

Société locale

➤ forfait 2 jours	180,00 €
◆ location de la salle (hors chauffage).....	140,00 €
◆ utilisation équipements cuisine	40,00 €
➤ journée supplémentaire	40,00 €

Société extérieure

➤ forfait 2 jours	280,00 €
- location de la salle (hors chauffage).....	240,00 €
- utilisation équipements cuisine	40,00 €
➤ journée supplémentaire	40,00 €

Fête de famille ou banquet local

➤ forfait 2 jours	120,00 €
- location de la salle (hors chauffage).....	80,00 €
- utilisation équipements cuisine	40,00 €
➤ journée supplémentaire	40,00 €

Fête de famille ou banquet extérieur

➤ forfait 2 jours	270,00 €
- location de la salle (hors chauffage).....	230,00 €
- équipements cuisine	40,00 €
➤ journée supplémentaire	40,00 €

Assemblée, réunion..... 40,00 €

Apéritif personnes résidant dans la commune (hors chauffage)..... 50,00 €

Apéritif personnes extérieures de la commune (hors chauffage)..... 70,00 €

Forfait chauffage (par manifestation) 50,00 €

Tarifs du camping municipal

Dans sa séance du 1^{er} décembre 2006, le Conseil Municipal a fixé les tarifs du camping municipal pour l'année 2007, tarifs identiques à ceux de 2006.

PRESTATIONS	2007 Euro HT	2007 Euro TTC
Redevance de séjour :		
- Adulte par nuitée	3,08	3,25
- Enfant de moins de 13 ans par nuitée	1,52	1,60
- Enfant de moins de 1 an, pas de redevance		
Taxe de séjour :		
- Adulte par nuitée	0,20	
Exonération totale pour les enfants de moins de treize ans		
Redevance pour véhicule par jour	1,09	1,15
Redevance pour emplacement caravane et grande tente par jour	2,32	2,45
Redevance pour emplacement tente par jour	1,42	1,50
Redevance pour emplacement camping-car par jour	3,41	3,60
Taxe pour chien par jour	0,76	0,80
Electricité :		
- 6 ampères par jour	2,32	2,45
- 8 ampères par jour	3,46	3,65
- 10 ampères par jour	5,69	6,00
Douche visiteur par douche	1,85	1,95
Garage mort saison :		
- Du 1.06 au 30.09 par mois	64,83	68,40
- Forfait électricité par mois pour 6 ampères	22,75	24,00
- Forfait chien par mois	7,58	8,00
Garage mort hors saison :		
- Du 1.01 au 31.05 et du 1.10 au 31.12 par mois	20,47	21,60
- Forfait électricité par mois pour 6 ampères	11,47	12,10
Du 1.11 au 31.03, forfait électricité par mois pour 10 ampères (+ la consommation électricité enregistrée sur les compteurs mis en place par la commune et payée au prix coûtant du Kw/h)	5,02	5,30
Location du studio		
- La semaine (7 nuits)	199,05	210,00
- Le week-end (samedi et dimanche)	75,83	80,00
- La journée supplémentaire	28,44	30,00
- Taxe de séjour adulte	0,38	

La saison 2006 au camping

La saison 2006 au camping municipal a été mitigée, avec un excellent mois de juillet et un très mauvais mois d'août, en rapport avec une météo des plus défavorable qui s'est installée sur tout le pays.

La fréquentation du camping était en diminution. Cette baisse de fréquentation est générale sur l'ensemble des campings de la région.

Cette année, notre camping a obtenu le **BOUQUET D'OR** dans le cadre du concours "Accueillir et Fleurir" des terrains de camping du Haut-Rhin.

Patricia JAEGLE a une nouvelle fois assuré avec brio la gérance du camping, secondée à ce poste par Jérôme SCHUTZ en juillet et août. Un grand merci pour leur travail et leur grande disponibilité.

Comme par le passé, le personnel de la société 2.N.P.N de Breitenbach s'est vu confier l'entretien et le nettoyage du bloc sanitaire pendant les mois de juillet et août.

Yvonne, quant à elle, s'est investie tout au long de la saison à la grande satisfaction des campeurs qui ont pu faire leurs emplettes dans le petit magasin.

Notre camping s'est également enrichi d'un terrain de pétanque, réalisé par les ouvriers communaux.

Espérons que la saison 2007 nous apporte soleil et ciel sans nuages, notre camping le mérite sûrement.

Un grand merci à l'ensemble des personnes qui, tout au long de l'année, oeuvrent pour la bonne marche de notre camping.

**Accordéon, chants et danses
Au camping la fête est souvent improvisée,
comme le montre ce cliché pris au hasard d'un après-midi**

Urbanisme

Permis de construire 2006

Avis favorable pour les demandes suivantes :

➤ **SPENLÉ Jean Mathieu**

- Restructuration de la Ferme Auberge « Au Grand Hêtre » au Schnepfenried avec aménagement de chambres d'hôtes

➤ **DOMIAL HABITAT FAMILIAL D'ALSACE**

- Modification de la demande de permis de construire initiale : ajout d'un bardage en ardoise sur le mur sud-est

➤ **DEYBACH Guy**

- Construction d'une maison individuelle au 6, Chemin des Truites

➤ **SPENLÉ Jean Jacques**

- Construction d'une maison individuelle, rue Principale

➤ **DORDAIN Patrick**

- Construction d'une maison individuelle, rue des Noisetiers

Déclaration de travaux 2006

Avis favorable pour les demandes suivantes :

➤ **SCHUTZ Jean Bernard**

- Construction d'un abri pour bois au 25, rue du Haut-Mittlach

➤ **SCHARFF Nicolas**

- Réfection de la toiture existante en remplaçant les tôles par des tuiles, 5, chemin du Langenwasen

➤ **LAMBERGER Jean-Luc**

- Remplacement des tuiles de la toiture au 11, rue Erbersch

➤ **OBERLIN Gaëtan**

- Pose de panneaux solaires intégrés sur la toiture, face sud, au 54, rue Erbersch

Permis de démolir 2006

Avis favorable pour les demandes suivantes :

➤ **DEYBACH Guy**

- Démolition d'une maison d'habitation et d'une grange vétuste au 6, Chemin des Truites

➤ **STAPFER Philippe**

- Démolition d'une maison d'habitation vétuste au 5, rue des Jonquilles

Que s'est-il passé dans votre commune depuis le 1er août 2006 ?

Avant de vous narrer les événements survenus dans notre commune depuis le 1^{er} août, nous revenons sur une manifestation qui s'est déroulée en juillet de cette année, et qui n'a pu être insérée dans le bulletin communal du 1^{er} semestre 2006.

Dimanche 2 juillet

Fête du quartier du Waeslé

La deuxième édition de la fête du quartier du Waeslé au Haut-Mittlach a eu lieu cette année sous un soleil de plomb.

45 personnes se sont retrouvées autour d'une bonne table, le chef cuisinier Bernard ayant préparé un repas de choix ; en entrée : terrine et crudités, suivie de bouchées à la reine accompagnées de nouilles puis fromage et pour finir la coupe du Waeslé.

Un petit tour en bateau sur l'étang de pêche fut proposé, pour la plus grande joie des enfants, et ce n'est que tard dans la nuit que la fête pris fin, les participants se promettant de revenir tous l'année prochaine.

Photo Erwin JAEGLER

Très belle journée pour les habitants du quartier du Waeslé

Mercredi 2 août

Le groupe de jongleurs « Cabaret Passion » donne un spectacle au camping du Langenwasen, et présente aux campeurs ses numéros de jonglerie et d'équilibriste.



Photo Rémy JAEGLE



Photo Rémy JAEGLE

Le maniement de torches enflammées fit grande impression chez les petits et grands.

Samedi 5 août

L'association « Le Carrosse d'Or » défile à la fête du village de Sondernach. Endossant des costumes rappelant ceux des anciens bûcherons et travailleurs du bois, ils ont à nouveau connu un réel succès.



Photo Benoit PIETTE (Belgique)

Quelques fidèles campeurs se sont joints au groupe pour animer le défilé.

Samedi 12 août

Passage du jury dans le village pour le concours des maisons fleuries

C'est par un temps frais, couvert et pluvieux que le désormais traditionnel passage du jury pour le concours des maisons fleuries organisé par la commune a eu lieu cette année.

Ainsi, M. Roger STAPFER, Président du jury, MM. Marc DURR et Rémy JAEGLE, Adjoints au Maire et photographe assistant pour ce dernier, Mesdames Thérèse BATO et Laure WENGER, membres du jury, accompagnés de M. Jean-Robert STAPFER, photographe, ont sillonné les rues du village et les hauteurs du Schnepfenried pour noter les prestations florales des habitants.

Rejoints par M. le Maire à la fin de leur tournée, ils ont tous ensemble pris un repas chez M. et Mme SPENLÉ Jean Mathieu, à la ferme auberge du Grand Hêtre.



Photo Rémy JAEGLE

Les membres du jury devant la ferme auberge

Mardi 15 août



Photo Rémy JAEGLE

Mittlach et le fond de la vallée de Munster vus depuis le Herrenberg.

En août

Les travaux dans le village

Au courant de l'été, la circulation du village a été quelque peu perturbée par des engins de l'entreprise Eurovia qui sont intervenus dans la commune pour exécuter des travaux pour le compte de l'entreprise VALON de Metzeral.

Après avoir exécuté des forages dans le fond de l'Erbersch, l'eau captée a été ramenée au point de forage initial, en contrebas du Chêne Millet, à grand renfort de tuyauteries et canalisations, occasionnant quelques désagréments aux mittlachoïses et aux campeurs venus se ressourcer.

Leurs petits tracas ont pris fin après le revêtement de la voirie qui signifiait la fin des travaux.



Photo Rémy JAEGLÉ

Samedi 2 septembre

La 7^e fête de quartier du Saurunz.

Encore une soirée plus que réussie pour plus de 70 personnes venues partager un grand moment de convivialité, de joie et de bonne humeur, autour de succulentes grillades accompagnées de frites et suivies d'un excellent dessert.

Comme à l'accoutumée, Rémy JAEGLÉ a narré une nouvelle légende ayant trait au Saurunz et au Haut-Mittlach, intitulée « La tombe tzigane » (légende que vous découvrirez en français et en allemand page 53 du présent bulletin).

La traditionnelle tombola organisée à l'intention des petits et des grands a fait le bonheur du jeune Nicolas BATO qui trouva -et gagna- le nombre exact de bonbons contenus dans une grande boîte, et parmi les adultes, c'est Christiane BARRÉ qui se vit remettre un panier garni, dont elle avait deviné le poids exact.

Et c'est dans une ambiance festive et dansante que cette soirée, animée par Heimburger Rémy, s'est prolongée fort tard.



Photo Rémy JAEGLÉ

Pris dans l'ambiance musicale joyeuse de cette sympathique soirée, jeunes et moins jeunes ont gaiement chanté et dansé jusque tard dans la nuit.

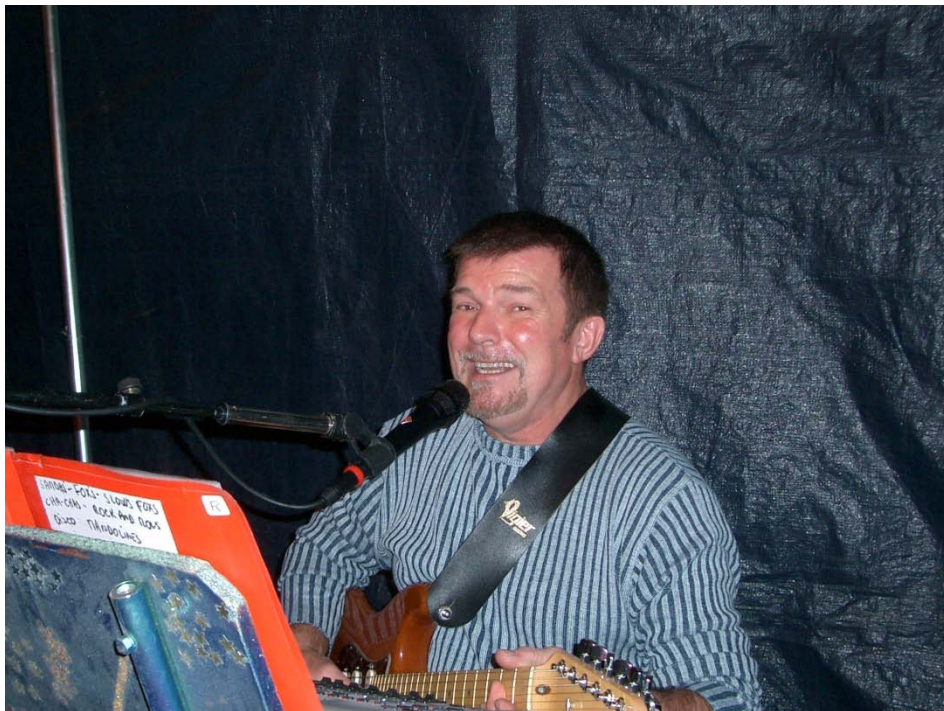


Photo Rémy JAEGLÉ

HEIMBURGER Rémy, le joyeux musicien et sympathique animateur du « Saurunz Facht » (en résidence secondaire au « Rosskopf »)

Lundi 18 septembre

Dame Nature nous séduit ...



Photo Rémy JAEGLÉ

Un iguane sortant de la mer sur une plage des Iles Maurice ?

Mais non, tout simplement une salamandre de 12 centimètres de long se promenant sur une dalle de grès mouillée par la pluie au Haut-Mittlach.

La photo a été prise avec l'objectif à moins de 20 centimètres du « Raïa Moller ». Nous vous rappelons que la salamandre est un animal très protégé et de plus en plus rare à Mittlach.



Photo Rémy JAEGLÉ

**2006 fut une année exceptionnelle en champignons,
mais attention tous ne sont pas comestibles.**

En exemple ce beau spécimen, une annamite tue-mouche, extrêmement venimeuse.

Samedi 23 septembre

Sortie de la commission travaux du conseil municipal.

Pour leur sortie annuelle, les membres du conseil, sensibilisés par l'état des terrains appartenant pour l'essentiel à des résidants et traversés par des câbles EDF, avaient planifié un état des lieux pour leur permettre de décider de travaux d'élagage à entreprendre pour le compte des particuliers demandeurs.

Ils ont également visité diverses parcelles de terrain susceptibles de donner lieu à de futures transactions entre les particuliers et la commune.

Ils ont également profité de leur sortie pour examiner l'état de la chaussée après les travaux entrepris par la société Eurovia pour le compte de la société VALON, puis ont encore visité l'atelier municipal.

Et c'est après une bonne journée de travail que le repas du soir fut pris de bon appétit au restaurant « Le Valneige » à Mittlach.



Photo Rémy JAEGLÉ



Photo Rémy JAEGLÉ

Les membres du conseil municipal, ici au Haut-Mittlach, en inspectant les câbles EDF pris dans les arbres.

Dimanche 1^{er} octobre

Pêche amicale pour les membres de l'association des Jonquilles

C'est sous une météo incertaine que les membres de l'association se sont rendus à Luttenbach, à l'étang du Mirlenmatten, mis à disposition par la famille ALLENBACH pour une journée de pêche amicale.

Dès 9 heures du matin, les passionnés ont sorti leurs cannes pour titiller le poisson afin de pourvoir au repas de midi.

Des poissons de toute taille ont été sortis de l'étang qui avait été aleviné avant la pêche de près de 30 kilos, mais la liberté a été rendue aux plus grosses pièces.

Après avoir dégusté leurs prises grillées en papillotes, certains ont continué à pêcher, tandis que d'autres, jeunes ou moins jeunes, ont fait un tour du plan d'eau en barque.

Après avoir rangé leurs effets en fin d'après midi, les membres de l'association sont repartis à leur domicile, heureux d'avoir passé une bonne journée ensemble, sous un ciel clément.



Photo François JAEGLE

Belle effervescence autour de l'étang



Photo François JAEGLE

Repas de midi assuré pour ce chanceux !

Samedi 21 octobre

Jocelyne BRAESCH, gérante de la COOP de Mittlach, a organisé une dégustation de vins à la salle de l'ancienne école, et cela pour la dernière fois, puisque la fermeture de l'établissement est malheureusement programmée pour le 31 décembre de cette année. Jocelyne gardera son emploi mais comme remplaçante dans d'autres magasins du même groupe.

Mardi 24 octobre

Dans le cadre de la semaine du goût, les enfants de l'école primaire de Mittlach ont pu tester leurs papilles en compagnie de René Schoenhammer, parent d'élève.

Ce cuisinier de métier, devenu commercial agro-alimentaire, est venu mardi 24 octobre pour présenter une palette de goût aux 14 écoliers de la classe unique. D'abord la différence entre le sucré, le salé, l'amer et l'acide en leur faisant goûter des fruits.

Céline Haeflinger, institutrice, avait au préalable travaillé sur les cinq sens en classe avec les plus petits. Le chef a respecté le thème actuel de l'école, la sorcière, en concoctant une soupe de potiron. Christelle Oberlin, maman d'élève, s'était pour l'occasion déguisée en sorcière.

Pour la digestion, les enfants ont pu répondre à un questionnaire sur les aliments : d'où vient le lait ? Quel goût peut avoir le beurre ? etc. Ils ont ensuite dégusté des feuilletés, puis de la glace vanille aux saveurs de Noël, et découvert l'association du chaud/froid dans un plat. Le chocolat a terminé le repas copieux. À travers cet après-midi, René Schoenhammer voulait faire découvrir aux enfants les différents goûts selon les cultures.

Maintenant, les enfants reconnaîtront mieux les épices et, pourquoi pas, donneront des idées de recettes à leurs parents.



Photo Armelle BOHN

René Schoenhammer est venu présenter un panel de couleurs et de goûts aux écoliers

Samedi 11 novembre

La commémoration de l'armistice du 11 novembre 1918 s'est déroulée en présence de la municipalité, des anciens combattants et de la clique de la Grande Vallée.

Les officiels de la commune rejoints par ceux de Metzeral se sont rendus au cimetière militaire du chêne Millet pour un dépôt de gerbe.

L'assemblée est ensuite allée se recueillir au Monument au Morts , à la grotte de Lourdes, où les enfants de la classe unique, accompagnés de leur institutrice ont interprété une chanson de Laurent Voulzy, « Le pouvoir des fleurs », devant un public nombreux et recueilli qui les a applaudi.

La cérémonie a pris fin à la salle des fêtes, après que M. Le Maire Bernard ZINGLÉ ait remercié toutes les personnes qui oeuvrent pour la bonne marche du village. Un vin d'honneur offert par la municipalité a clôturé la cérémonie.

L'association UNC, section de Mittlach, s'est retrouvée comme tous les ans pour le repas de midi à l'hôtel-restaurant VALNEIGE.

Samedi 18 et dimanche 19 novembre

Sortie de l'amicale du conseil municipal au chalet « les Jonquilles » au GASCHNEY.

La cotisation versée à la caisse de l'amicale lors de chaque séance du conseil, a permis aux membres du conseil municipal et à leurs conjoints et enfants de se retrouver pour un week-end au chalet des Jonquilles au Gaschney.

Ils ont donc passé une agréable soirée, dans une ambiance chaleureuse et très sympathique autour d'un baeckaoffé concocté par le traiteur Ackermann de Munster.

Le lendemain matin, l'ensemble des participants a fait une marche aux alentours du Gaschney, sur le circuit des Jonquilles, pour y découvrir notamment la tombe du Capitaine Jacques Mounier.

Après cette randonnée de près de deux heures, l'ensemble des convives s'est retrouvé autour d'un délicieux repas marcaire, avant de se séparer en fin d'après midi.



Photo Rémy JAEGLE



Photo Rémy JAEGLE

Arrêt devant la tombe du Capitaine Jacques MOUNIER près du GASCHNEY

Vendredi 24 novembre

Suite à un travail sur l'environnement forestier, les élèves de la classe unique se sont rendus en forêt avec leur institutrice et accompagnés de M. Muckensturm pour une observation du milieu sylvestre.

Samedi 2 décembre

C'est dans une ambiance agréable, mais quelque peu nostalgique, qu'a eu lieu le repas de la Sainte-Barbe cette année. Dissout au cours de l'été, le corps des sapeurs-pompiers s'est donc réuni une dernière fois au restaurant « Le Raedlé » à Sondernach.

Jeudi 7 décembre

Saint-Nicolas est passé chez les élèves de la classe unique de Mittlach, distribuant manalas aux enfants sages.

Vendredi 8 décembre

Les 50 ans de la classe 1956

Pour marquer leur demi-siècle d'existence, les camarades de la classe 1956 de Mittlach se sont réunir au restaurant « La Cigogne » à Munster. Alors qu'ils avaient effectué un voyage à Ténériffe à l'occasion des 45 ans, les sept amicalistes et leurs conjoints ont décidé cette fois de se revoir simplement autour d'un bon repas, dans la convivialité et la bonne humeur.



Photo Rémy JAEGLÉ

En bas, de gauche à droite : MARTIN Béatrice BUHL, CLAUDEL Sonia DECKER, DEYBACH Solange DIERSTEIN et JOVKOVIC Annick JAEGLÉ

En haut, de gauche à droite : JAEGLÉ Rémy, JAEGLÉ Gérard et DEYBACH Guy.

Dimanche 17 décembre

Fête de Noël des personnes âgées et des enfants de la commune

Nouvelle formule, cette année, pour la fête de Noël des personnes âgées qui ont toutes été conviées à partager un déjeuner festif entourées de M. le Maire et des conseillers municipaux.

Après avoir dégusté un velouté de légumes, les convives ont apprécié un filet mignon de veau accompagné d'un gratin dauphinois et de légumes, puis le fromage, qui a cédé la place au délicieux Kouglopf glacé au marc de Guewurtztraminer, le tout servi par le chef cuistot Jacques OBERLIN, de l'hôtel-restaurant VALNEIGE.

A l'issue de ce repas, les enfants de la classe unique, sous la direction de Céline HAEFLINGER ont présenté une pièce de théâtre de Christian LAMBLIN intitulée « Le Problème » et interprété la Chanson des Choristes , Une fleur m'a dit et Le Traîneau du Père Noël.

Le Père-Noël a ensuite procédé à la distribution d'un cadeau pour chacun des enfants âgés de 3 à 14 ans et la commune a offert un panier garni au personnel communal et aux personnes âgées absentes.

Arrivée d'une nouvelle directrice d'école dans notre commune

Suite au départ à la fin de l'année scolaire 2005/2006 de Kathia ROTHENFLUG, c'est Mlle Céline HAEFLINGER qui assure la direction de la classe unique depuis la rentrée 2006.

Titulaire du baccalauréat, suivi d'un Deug en Sciences de la Vie, puis d'une Licence pluridisciplinaire en sciences et technologie, Céline s'est formée pendant deux ans à l'IUFM (Institut Universitaire des Formations des Maîtres) de Colmar.

Avant de prendre le poste de directrice de la classe unique de Mittlach, Céline a enseigné pendant un an à l'école de Durlinsdorf dans le Sundgau.

A Mittlach elle s'occupe de 14 élèves répartis en 4 niveaux différents.

Cette année les élèves de Mittlach participent à diverses activités ;

- sportives : ils ont pris part à la rencontre d'endurance au camping de Luttenbach avec une vingtaine de classe de la vallée ; et de novembre à décembre, se rendent tous les jeudis à Munster pour une séance de gymnastique,
- pédagogiques : ils participent au défi Maths avec les classes de Luttenbach Breitenbach et Metzeral, et préparent activement le défi Lecture qui se déroulera en juin prochain,
- culturelles : outre la préparation d'un spectacle présenté à la fête de Noël, ils se sont rendus au cinéma de Munster le 22 décembre pour visualiser « Souris City », film d'animation, et terminer ainsi le premier trimestre de manière ludique.

Céline trouve le village charmant. Très satisfaite d'enseigner à Mittlach, dans une classe très agréable, elle entretient d'excellentes relations avec les élèves, les parents d'élèves et la municipalité qui l'ont tous bien accueillie.



Photo François JAEGLÉ

Les 14 élèves de la classe unique et la directrice

En haut, de gauche à droite : Mlle Céline HAEFLINGER, Jordan WEREY, Charline SCHOENHAMMER, Myriam BELQAID, Amélie HUBER

Au milieu, de gauche à droite : Pauline NEFF, Timothée EHRHARD, Lucas HEBINGER, Elise WEREY, Anaïs RHEIN

En bas, de gauche à droite : Nicolas BATO, Loïc JAEGLÉ, Tanguy GUYOT, Hugo OBERLIN, Lucas LE COUZE



Photo François JAEGLÉ

La directrice avec les « nouveaux » de la rentrée 2006 (les CP et les nouveaux habitants)

De gauche à droite : Tanguy GUYOT, Loïc JAEGLÉ, Jordan WEREY, Nicolas BATO, Hugo OBERLIN et Lucas LE COUZE

Généalogie de la famille ARNOLD (Les Schniederla) et biographie de Jean-Marie ARNOLD



Sur le pas de la porte de la remise
Jean-Marie à 4 ans avec son père
(47 ans) et sa mère (43 ans)

L'histoire des ARNOLD

Nous sommes à KRUTH, le 21 décembre 1811. Le calendrier républicain est encore en vigueur. Décembre, c'est le mois de la neige : « Nivôse : Schneemonat en allemand ». Ce jour-là vient au monde un bébé garçon auquel on donne le prénom de Wendelin en l'honneur du Saint Patron de la paroisse de KRUTH. Son père se prénomme Jean, il est né en 1764 et a déjà 47 ans. Il est « Pflanzmann » à Kruth, pépiniériste, et habite avec sa deuxième épouse, MARIA AGATHA LARGER, au lieu-dit « RUNSCHE MELKER ».

Entre 1830 et 1835 - WENDELIN a entre 19 et 24 ans - il traverse souvent le massif du HUSS-HERRENBERG, puis s'engage comme domestique (Knacht) auprès d'un cultivateur nommé HUCK à MUHLBACH. Son frère JOSEPH semble l'avoir accompagné, car il sera témoin, domicilié également à MUHLBACH, lors du mariage de WENDELIN, le 21.10.1837, avec ANNE-MARIE WEIGEL.

Pourquoi ces deux frères, WENDELIN et JOSEPH, ont-ils quitté leurs parents de KRUTH ? WENDELIN, lors de son mariage, déclare sous serment, et en présence de son frère, co-signataire de l'Acte, que « le lieu de décès de ses aïeul et aïeule du côté paternel et celui de leur dernier domicile lui sont inconnus ». Il s'agit de ses grands-parents. Dans le même acte de mariage on lit que ses parents JEAN et MARIA-AGATHA, nés et ayant vécu à KRUTH, y sont également déjà décédés.

WENDELIN et JOSEPH se sont donc installés dans la vallée de MUNSTER. Sont-ils venus pour leur travail ou par amour ? Sans doute pour les deux...Leurs parents étant décédés, ils étaient libres de choisir leur destin.

Maintenant, c'est WENDELIN qui va nous intéresser...

Il se marie le 21.10.1837, à l'âge de 26 ans, à METZERAL, avec WEIGEL ANNE-MARIE, née en 1809 à METZERAL, lieu-dit MITTLA, Section ERBERSCH, fille de JEAN WEIGEL, cultivateur (décédé le 17.12.1840)... D'où une parenté avec les WEIGEL et une descendante surnommée « DIE WALCH », sans doute suite au second mariage de WENDELIN avec la cousine de sa première épouse ? Le jeune couple s'installe à MITTLA, Section ERBERSCH, probablement chez les parents de l'épouse. A l'époque MITTLA était un hameau faisant partie de la Commune de METZERAL.

Deux enfants vont naître de cette première union de WENDELIN avec ANNE-MARIE WEIGEL :

1. ANNE-MARIE, en 1838, décédée le 28.11.1881 à 43 ans.
2. JEAN, le 30.11.1839. C'est lui seul qui va assurer la continuité de la lignée. On en reparlera...

L'épouse ANNE-MARIE décède en novembre 1840. WENDELIN est veuf alors qu'il n'a que 29 ans. Les deux enfants sont recueillis dans la famille de son épouse, les WEIGEL. WENDELIN se remariera en 1845. Cette deuxième épouse porte le même nom et le même prénom que la première, une cousine sans doute...Six enfants vont naître de cette deuxième union, mais aucun n'aura de descendant.

1. MARIE-ANNE, née le 7.7.1852, décédée le 27.7.52, à l'âge de 3 semaines.
2. MARIE-ANNE, née en 1854, - on reprend le prénom du dernier enfant décédé -décédée le 7.5.1873 à l'âge de 19 ans.
3. JOSEPH, né en 1856, décédé le 4.3.1862, à l'âge de 6 ans.
4. CATHERINE, née en octobre 1859, décédée le 6.1.1860, à l'âge de 3 mois.
5. MATHIAS, né en 1861, décédé le 18.11.1863 à l'âge de 2 ans.
6. BARBARA née en 1864, décédée le 21.3.1880 à l'âge de 16 ans.

Les quatre premiers enfants de WENDELIN (dont ANNE-MARIE et notre JEAN) sont nés « in der ERBERSCH », les quatre suivants « auf der SCHMELTZ ». Cela pourrait être dans la maison du « KOHLA-BRENNER » qui était probablement de la parenté de la seconde épouse de WENDELIN.

Revenons maintenant à JEAN, deuxième enfant de WENDELIN.

Né le 30.11.1839, et qui est donc le seul à avoir pu assurer la continuité de la lignée.Ce JEAN est mon arrière grand-père.

Ce JEAN se mariera en 1861 avec JAEGLE ANNE-MARIE à l'âge de 22 ans. Il a appris le métier de « TAILLEUR D'HABITS, KLEIDSCHNEIDER ». Mais malheureusement il décèdera prématurément un an après son mariage, à l'âge de 23 ans, le 17 mai 1862, laissant son épouse enceinte de 7 mois et qui donnera naissance à un nouveau JEAN, le 17.5.1862. Ce JEAN est mon grand-père. Il est le fils unique de cette union trop courte et il aura comme nom ajouté « LE PETIT DU TAILLEUR, DER SCHNIEDERLA ». Quelques mois avant est décédé aussi le demi-frère de JEAN le tailleur, JOSEPH, encore enfant.

WENDELIN de son vivant, a donc enterré sept de ses enfants et sa première épouse, la mère du tailleur.

Une vie de labeur et de mille malheurs, inconfortable et pauvre...jalonnée de morts et de deuils, misérable...

WENDELIN lui-même meurt le 4 novembre 1881, quand même âgé de 70 ans, laissant sa fille première- née, ANNE-MARIE, mais qui elle-même décèdera quelques jours après lui, le 28 du même mois de la même année, à l'âge de 43 ans, sans enfant, et laissant sa seconde épouse ANNE-MARIE qui le rejoindra trois ans plus tard en octobre 1884, à l'âge de 75 ans, esseulée, tous ses enfants décédés.

JEAN, mon grand-père, est donc né le 15.07.1862, deux mois après la mort de son père, le tailleur. On ne connaît pas les causes de son décès : accident ? ou pire, suicide ? Rien n'est mentionné sur l'acte de décès, on peut donc supposer le pire. Mon propre père n'en a jamais parlé et semblait ne pas connaître la vie de ses ascendants. Il ignorait même, semble-t-il, l'origine du surnom « SCHNIEDERLA » car, rien qu'à sa simple évocation, il enrageait...

Ce grand-père sera bûcheron. Sans doute pense-t-il souvent à son père qu'il n'a pas connu, mais il en porte le surnom. Le pauvre n'a pas non plus connu sa mère qui elle-même est décédée alors qu'il n'avait pas un an. Sans doute que WENDELIN l'avait pris chez lui. Il reste longtemps célibataire , mais trouve enfin une femme plus très jeune, elle-même déjà veuve et mère de deux filles, de quatre ans son aînée. Il a donc déjà 35 ans quand il se marie avec cette femme nommée NEFF BARBARA, surnommée ROTHERS-BAVIE. On ne sait pas grand chose de lui non plus : mon père ne m'en a jamais parlé. Ils habitaient au début de MITTLACH-LE-HAUT dans une maison aujourd'hui disparue, puis plus tard plus loin au fond du village. On en reparlera à propos de mon père. Après leur mariage, en 1897, naît un fils, et un seul : JEAN, le 9.4.1899 et celui-ci sera mon père. JEAN, mon grand-père décèdera en 1931, et ma grand-mère en 1935, je ne les ai donc pas connus.

Mon père, né le 9.4.1899 à MITTLACH-LE-HAUT, lieu-dit WASLA, va donc habiter dans cette maison aujourd'hui disparue et qui était située sur la propriété actuelle de JAEGLE Albert (KOPA BERI). A cette époque l'Alsace fait partie intégrante du Reich allemand depuis 1870. Mon père fréquente la VOLKSSCHULE de MITTLACH de 1905 à 1913.

En 1914, quand éclate la Première Guerre Mondiale, il travaille quelque part dans la plaine comme ouvrier agricole - à AMMERSCHWIHR peut-être... Dès le début du conflit MITTLACH est occupé par des troupes françaises et le restera jusqu'en 1918. On ne peut ni entrer ni sortir par la vallée. Mon père va donc rester chez son patron jusqu'à la fin de la guerre en novembre 1918.

Quand il peut revenir enfin chez lui, il a 18 ans. Entre temps la maison de ses parents, que j'ai citée plus haut, avait brûlé, incendiée. Ses parents avaient trouvé refuge dans de la famille, à MITTLACH-LE-HAUT, chez « LA WALCH ». Je ne sais de quelle branche familiale il s'agit. On est en novembre et ses parents n'auraient même pas assuré le bois nécessaire pour l'hiver à venir, de sorte qu'une des premières obligations de mon père avait été d'aller ramasser du bois dans la forêt proche....

A la mort de son père en mars 1931, lui-même déjà marié, prendra sa mère chez lui, dans sa nouvelle maison qu'il aura déjà construite. On en reparlera plus loin. Sa mère mourra dans sa maison, en 1935.

Mon père revient donc à MITTLACH à la fin de la guerre. Ses parents ont droit à des dommages de guerre pour reconstruire leur maison. Mais ils n'en font rien et revendent le montant des dommages à un certain KLOTZ, usurier de profession, déjà propriétaire de l'hôtel VALNEIGE, et achètent un vélo avec cet argent !!! KLOTZ vend le terrain aux gens qui habitent à côté, les KOPA, et ils en font un jardin. Voilà pourquoi il ne reste aucune trace de cette maison.

JEAN est bûcheron sur la Commune de MITTLACH. Peut-être a-t-il aussi travaillé dans la carrière de METZERAL. Je donnerai davantage de détails dans un autre texte intitulé « LA MAISON DE MON PERE ».

JEAN épouse MARIE BATO le 2 mai 1925.

Il a 26 ans, elle 23. MARIE est issue d'une famille de huit enfants habitant MITTLACH-LE-FOND (HINTEREM MITTLACH). Le jeune couple s'installe d'abord dans un meublé (pauvrement) «IN DER ERBERSCH », successivement dans un deuxième appartement, au fur et à mesure des naissances.

Trois enfants vont se présenter de manière assez rapprochée :

1. ROBERT, le 19 03.1926
2. MARIE, STÉPHANIE, le 26.12.1928
3. JEANNE, LOUISE, le 19.12.1929

ARNOLD Jean (d'r Schniederla) – 1899 - 1956

D'r Schniederla et STAPFER Eugène

BATO Adolphe, d'r Scharrer Jeangy, d'r Schniederla

Brève biographie de ces trois enfants

ROBERT.

En 1940, dès la sortie de l'école primaire, il va travailler au SCHNEPFENRIED chez le marcaire ILTIS. En 1944, il a à peine 18 ans, il est enrôlé d'abord dans l'ARBEITSDIENST puis dans la WEHRMACHT, comme des milliers d'autres Alsaciens. En novembre 1944, il est blessé à la jambe droite et hospitalisé à WASSERBOURG-SUR-INN, près de MUNICH, dans le Lazaret GABERSEE. Ce même mois ses parents reçoivent une lettre dans laquelle il les rassure sur sa rapide guérison et ce dans l'espoir de pouvoir rentrer à la maison pour Noël. Ce furent ses ultimes nouvelles et mes parents n'ont plus jamais rien appris de son destin. Dans les années 1950, il a été déclaré « DISPARU - MORT POUR LA FRANCE ».

Récemment, j'ai moi-même entrepris des recherches auprès de l'hôpital de WASSERBOURG, auprès de la CROIX ROUGE de MUNICH et aussi auprès du service des Archives de la Wehrmacht à BERLIN, la WAS, et depuis on en sait un peu plus. ROBERT a effectivement été sorti de l'hôpital le 2 janvier 1945, mais non pas pour rentrer à la maison, car toute permission aux Alsaciens de la Wehrmacht avait été interdite. ROBERT est alors envoyé à BIELOGARD, en POMERANIE, dans les troupes qui devaient combattre l'avancée des armées russes qui marchaient sur BERLIN. C'est là quelque part qu'il a été écrabouillé et sans doute enterré dans une fosse commune sans aucune trace possible.

STÉPHANIE.

Dès l'âge de 14 ans STÉPHANIE quitte le domicile familial pour aller travailler comme servante dans une famille aisée de MUNSTER, puis à HORBOURG, comme serveuse dans le Restaurant HAGENMULLER. C'est là qu'elle rencontrera son mari ROBERT SEMBACH qu'elle épousera en 1949.

C'est un nouveau drame dans la famille : ROBERT est protestant et à l'époque ce genre d'union était encore, sinon interdite, en tout cas très mal vue et jetait l'opprobre sur les parents. Du coup STÉPHANIE était exclue de la communauté catholique de MITTLACH, mais non plus accueillie dans la communauté protestante de FORTSCHWIHR où elle habitait avec son mari et qui plus est, dans la maison -presbytère. Robert exerçait en outre les fonctions de sacristain lors des cultes du dimanche. Ensemble ils ont un fils CLAUDE, marié à ANDRÉE ROMANN et eux-mêmes sont également parents d'un garçon, PHILIPPE, présentement marié à Marianne Rocher. STÉPHANIE et ROBERT sont décédés tous deux : ROBERT le 26.09.2002 et STÉPHANIE le 12.12.2003.

LOUISE.

Dès 14 ans, elle quittera également ses parents pour aller travailler comme servante, quelque part à Munster, mais restera quand même davantage attachée aux parents. Elle aussi se mariera en 1949, avec EUGÈNE STAPFER (né le 25.05.1925) qui miraculeusement aussi est revenu sain et sauf de la guerre. Plus tard, Eugène et Louise s'installeront dans un appartement de la CITÉ, juste en face de l'église.

Quatre enfants naîtront :

JEAN-ROBERT qui sera infirmier à l'hôpital PASTEUR à COLMAR, célibataire sans enfant, autodidacte et grand mélomane.

GÉRARD, qui exerce le métier de menuisier-ébéniste, marié à GENEVIÈVE. Ils ont une fille SANDRINE, mariée aussi et qui est professeur.

PIERRE-PAUL, qui travaille chez PEUGEOT MULHOUSE, marié à BLANDINE. Ils ont cinq enfants, dont les trois derniers sont des triplés, les deux premiers sont mariés et ont eux-mêmes aussi des enfants.

MIREILLE, mariée puis divorcée, vit avec JEAN-LOUIS, sans enfant.

Revenons en arrière, après la naissance de LOUISE, en 1929 ; mon père a l'opportunité d'acquérir l'emplacement d'une maison qui avait brûlé dans les années de la Première Guerre Mondiale et là-dessus il va se construire sa propre maison.

Donc, dès 1934, la famille emménage à MITTLACH-LE-HAUT, lieu-dit WASLA, au N° 61b à l'époque. C'est une nouvelle vie qui commence pour tous, plus confortable, on est chez soi, avec un jardin, un petit pré, une étable pour une vache et deux chèvres, un cochon, des poules... Pour les enfants le chemin de l'école est évidemment rallongé dans la neige... Mais ils sont tous tellement mieux dans cette maison qui est la leur. Le temps passe, sans doute paisiblement, pauvrement aussi, car les parents ont de lourdes charges financières à couvrir, la maison a coûté 24 000 francs et les mensualités de l'emprunt grèvent lourdement un budget familial qui n'est pas celui des nantis.

Fin des années 1930-1939, les nouvelles qui parviennent de l'ALLEMAGNE sont très inquiétantes. La Deuxième Guerre Mondiale bientôt va éclater... Mon père a 40 ans, et malgré ses charges de famille, il est mobilisé dans l'armée française et participe à ce qu'on a appelé la « drôle de guerre ».

En 1940 est signé l'armistice avec l'Allemagne. Mon père est démobilisé, l'ALSACE est occupée par les ALLEMAND, mais mon père, comme tous les Alsaciens, est autorisé à retourner chez lui. Après l'annexion de l'ALSACE au REICH ALLEMAND, JEAN a 41ans et échappe aux mesures d'enrôlement obligatoire, car ayant dépassé l'âge...

JEAN travaille alors comme bûcheron et MARIE à l'usine comme tisseuse. Avec eux il y a ROBERT, qui a 14 ans, STÉPHANIE, 12 ans, LOUISE, 11 ans. Les écoles, les administrations, la vie quotidienne, tout est germanisé.

ROBERT travaille chez le marcaire ILTIS au SCHNEPFENRIED. En été les deux filles avec leur mère vont en forêt cueillir un maximum de framboises, myrtilles et autres petits fruits. Ils sont pauvres et tout est utile et utilisé. La guerre fait rage dans le vaste monde, mais à MITTLACH règne le calme. Il y a bien un petit détachement de soldats allemands qui stationne au LANGENWASEN, mais c'est juste pour assurer les services de l'occupation. Un jour, sans doute en automne 1941, mon père a l'occasion de vendre à un officier allemand un tonneau rempli de 200 litres de framboises et avec l'argent perçu il rembourse la totalité de l'emprunt sur la maison. INCROYABLE MAIS VRAI..

Biographie de Jean-Marie ARNOLD

ET PUIS, ET PUIS...Voilà qu'arrive une chose totalement imprévue, complètement inattendue, une véritable catastrophe, chez le couple ARNOLD... Nous sommes en 1942, le monde entier est en guerre, tout avenir est bouché, la nourriture est rationnée, les libertés n'existent plus, les pauvretés s'aggravent...

Et voilà que MARIE est enceinte. Elle attend un bébé pour le mois de décembre...Le dimanche matin, 13 décembre 1942, vient au monde un petit garçon dans le lit de ses parents, durant le temps de la grand-messe à l'église. ROBERT avait sans doute été envoyé à METZERAL, à pieds pour prévenir la sage-femme, qui elle-même allait venir à pieds. STÉPHANIE et LOUISE étaient allées à l'église, priant avec ardeur la Sainte Vierge, la suppliant surtout que leur mère ne meure pas en couches. C'était en plus le dimanche de la célébration de la fête patronale, en l'honneur de l'Immaculée Conception, reportée du mardi 8 décembre, à laquelle l'église de MITTLACH avait été dédiée à l'issue de sa construction en 1924....

La messe finie, les deux filles montent le GLASPFAD en courant et arrivent tout essoufflées à la maison. Ont-elles déjà entendu les cris du bébé dès le seuil de la porte ? Et la maman ? OUF ! Elle est allongée dans son lit, mais bien vivante. Entre temps arrive aussi la sage-femme, mais mon père avait déjà procédé aux premiers soins et du bébé et de la maman. Elle m'a sans doute examiné, pesé, mesuré, enregistré et est repartie. Le reste de la journée devait sans doute se passer très joyeusement dans la famille agrandie, avec aussi les visites des voisines, surtout la KOPA-SALM, et peut-être aussi de ma grand-mère maternelle « die GROSSLA ».

Le lendemain, mon père se rend à la mairie pour déclarer ma naissance Il est reçu par le préposé allemand à qui il fait part du choix de mon prénom : JOHANN-MARIA, comme les prénoms des parents. L'allemand lui signifie que MARIA étant un prénom féminin, il ne peut l'accepter. Cet allemand était sans doute un vrai inculte. Mon père s'est plié à la décision de l'allemand qui lui a imposé le prénom JOHANN MARIUS. Ceci ne devait pas être très gênant, car à la maison on m'avait déjà donné le diminutif de JOHANN, soit, HANSALA. JOHANN MARIA aurait été de toute manière trop long à employer dans la vie quotidienne. Donc, je suis HANSALA...Dans une lettre que mon frère ROBERT avait écrite à mes parents durant son temps de soldat, datée de novembre 1944, il dit ceci : « Hansala wird auch noch immer sehr lustig sein » - « Hansala doit sans doute toujours être aussi jovial ». Je n'ai personnellement pas souvenir du temps où j'étais Hansala, ni non plus de mon frère. En novembre 1944 je n'avais pas encore deux ans.

En janvier 1943, je suis baptisé en l'église de MITTLACH. Mon parrain est mon frère ROBERT, ma marraine LÉONIE AUER, qui est la fille des voisins, KALVALA SCHANGI et KOPA SALM. Ma marraine vit encore à SONDERNACH et il m'arrive de la rencontrer à MITTLACH, principalement lors d'événements familiaux, comme les enterrements.

Au printemps 1945 la guerre se termine enfin et l'Alsace retrouve la FRANCE. Un dimanche sans doute, alors que la famille est réunie (sauf ROBERT dont on est sans nouvelles), STÉPHANIE me prend dans ses bras, se met à sautiller et danser tout en déclamant : « Et maintenant ce petit s'appellera JEAN-MARIE ! ». Personne ne fit aucune objection et je suis donc désormais JEAN-MARIE. Mon père aurait dû aller faire la rectification à la mairie, il ne l'a peut-être pas jugé utile. Toujours est-il que, plus tard, lors d'inscriptions officielles à des examens, par exemple, où j'inscrivais mon prénom JEAN-MARIE et confronté à ma pièce d'identité qui portait le prénom de JEAN-MARIUS, j'ai dû ajouter chaque fois la précision suivante : dit JEAN-MARIE..

Bientôt je me retrouve seul avec mes parents déjà passablement vieux. ROBERT ne revient pas de la guerre, STÉPHANIE et LOUISE ont quitté le domicile parental et ne reviennent qu'épisodiquement selon le bon vouloir de leur patron pour leur donner congé ou pas. Je suis comme fils unique, ce que je pense d'ailleurs jusqu'au moment où je prends petit à petit conscience de mon environnement. Je m'épanouis avec turbulence, débordant de vie, jovial, espiègle, bruyant à volonté, ce qui agace souvent ma mère qui a du mal à supporter et à gérer mon immense vitalité.

J'ai mon caractère et souvent mes résistances sont volontiers désobéissantes. Alors les punitions pleuvent : la fessée avec la balayette ramenée de l'usine, être mis au lit le soir sans avoir reçu à manger, c'est affreux la faim. Mais le plus dur c'est d'être enfermé dans la cave, dans le noir. Je reste alors tout en haut des marches, je ne peux pas allumer la lumière, l'interrupteur est trop haut placé. Et ma mère ne trouve rien de pire que d'aller cogner à l'extérieur contre la petite fenêtre noire me faisant croire qu'un ogre est caché sous la clayette à pommes de terre et qu'il est éventuellement prêt à me manger, si je ne deviens pas plus sage...

A cet âge-là les contes de GRIMM sont vrais, comme toutes les histoires le sont, mais mon tempérament bien trempé et ma résistance à toute épreuve me permettent de survivre sans dégât.

Je passe souvent des journées chez ma grand-mère maternelle, die GROSSLA, qui habite à MITTLACH-LE-FOND, à environ un kilomètre, mais il faut toujours faire quelque chose, nettoyer des pommes de terre, rentrer du bois, descendre du foin, avant de recevoir quelque chose à manger. C'est d'ailleurs pareil à la maison ; Manger est toujours lié à un travail...

En 1947, la GROSSLA meurt. Arrive l'année 1948. C'est celle de mon entrée à l'école, le premier octobre. Il n'y avait pas de maternelle à MITTLACH. C'est donc l'entrée directe en cours préparatoire. Du jour au lendemain il faut apprendre à parler français, alors qu'à la maison on ne parlait que l'alsacien. Mes parents eux-mêmes ne connaissant pas un mot de français et ne sachant pas le lire, car ils ont traversé toute leur scolarité du temps où l'Alsace était allemande (1870 à 1918). Le journal aussi était édité en allemand.

Avant d'être admis à l'école, il a fallu passer chez le coiffeur. J'avais de beaux cheveux blonds bouclés en accroche-cœur. Tout a été rasé et je me retrouve coiffé à la garçon : une raie d'un côté, la nuque et les oreilles bien dégagées. Il paraît que j'en ai fait une crise de rage comme jamais, mon père devait m'immobiliser de toutes ses forces pour que le coiffeur puisse exécuter son horrible besogne. Et dès le lendemain matin c'était le b.a.-ba qui allait démarrer avec Madame HALLER. J'ai très vite appris à lire, le calcul venait moins vite, mais peu à peu tout le reste a suivi...

En même temps que je suis désormais un écolier je deviens aussi servant de messe, comme tous les garçons du même âge. On était de service à tour de rôle durant une semaine, il fallait alors être présent à l'église chaque matin un peu avant sept heures, par tous les temps, hiver comme été, neige ou pas. On partait donc de la maison très tôt. Et moi je devais descendre seul le GLASPFAD encore dans la nuit, en hiver dans mes sabots de bois. Mais ça ne se discutait pas...

Il me faut bien avouer que j'adorais être enfant de chœur autant que j'aimais l'école. J'étais toujours parmi les premiers sur place, sinon le tout premier, pour décrocher le meilleur rôle, ou le plus gratifiant : sonner les cloches et de préférence la plus grande- cela se faisait manuellement à l'époque à l'aide de cordes ou de lanières en cuir- ou alors avoir le privilège de porter l'encensoir durant la grand-messe du dimanche, etc. Pour ce faire il fallait être présent avant les autres et parfois se battre pour conserver la place prise, au prix aussi de quelques bagarres sur le chemin du retour de l'école...

Mon empressement pour toutes ces nobles tâches de l'autel n'échappe pas à l'attention de notre curé ALFRED HUSSLER, et un beau jour, peut-être déjà courant de ma neuvième année, voilà qu'il entreprend de me suggérer de devenir prêtre...ô,ô,là,là ! Doux Jésus ! Quel honneur, la surprise ! Et je ne dis pas même non ! Mais je n'ai aucune idée de ce que cela veut dire ni aucune conscience de ma réponse positive. J'adore jouer les mises en scène rituelles qui ont lieu à l'église, les processions, servir les burettes, balancer l'encensoir, manipuler les ornements, les bougies, les clochettes et autres objets du culte, même des fois goûter le vin de messe...C'est tellement mystérieux tout ça... mais de là à être prêtre...Je n'en ai aucune idée...On verra bien. En attendant je ne me soucie de rien, je fais comme tout le monde, mais mon brave curé me soigne un peu mieux que les autres, et ça ne me déplaît pas non plus.

Nous arrivons en 1949. C'est la grande année du mariage de mes deux sœurs. Je ne serai présent à aucun des deux.

La première à se marier, c'est LOUISE, avec Eugène STAPFER, miraculeusement revenu de la guerre, car lui aussi avait été enrôlé de force dans l'armée allemande. Ensemble, ils vont habiter chez nous et dorment dans la même chambre que moi, car il n'y en a pas d'autre. Bientôt va naître Jean-Robert qui lui aussi dormira dans cette chambre « DIE KAMMER » (chambre actuelle de Louise et Eugène).

Ils vont habiter chez nous jusqu'à la naissance de leur deuxième enfant, GERARD, en 1952. Cette année-là se libère un logement dans le bâtiment de la Cité de l'usine où Eugène travaille comme ouvrier, il est prioritaire, car père de deux enfants. Cette maison est située exactement en face de l'église, et l'école étant toute proche aussi, à côté de l'église, ce sera une aubaine pour moi.

Je me souviens que chez Louise, nous faisons, ses enfants et moi-même - j'étais un peu comme leur grand-frère - de grosses parties de cache-cache et autres jeux, des petites bagarres sur les lits, des baignades dans la rivière toute proche, etc Un troisième garçon y verra le jour, en 1955, PIERRE-PAUL, dont je suis le parrain, et encore une fille, MIREILLE en 1957. En 1958, la famille STAPFER va s'installer dans la maison parentale, après des travaux d'agrandissement, après et suite au décès de mon père, en 1956.

Le deuxième mariage, dans la même année : celui de STÉPHANIE avec ROBERT SEMBACH, lui aussi miraculeusement rescapé de cette horrible guerre dans laquelle il avait aussi été enrôlé de force dans l'armée allemande.

STÉPHANIE et ROBERT se sont rencontrés dans le restaurant HAGENMULLER, à HORBOURG. Leur mariage a été célébré le 21 avril 1949, un mois après celui de Louise et Eugène. Vu les circonstances, ROBERT étant protestant, seuls mes parents y ont assisté. Mon père n'était pas content, ma mère résignée, le curé de Mittlach tempêtait et avait jeté l'anathème sur Stéphanie. Mais ce mariage aussi a été une des plus agréables aubaines pour moi. Ou du moins, pour les bons moments qu'il m'a permis de vivre par la suite chez STÉPHANIE qui maintenant est devenue « FANNY ».

En effet, dès 1949 et les années suivantes, j'ai eu le privilège d'aller passer quelques semaines de vacances en été chez ma sœur FANNY. La première fois, Robert m'avait cherché sur sa moto, je crois. A l'époque on roulait sans casque et il fallait se pencher correctement dans les virages.

J'avais été impressionné par le grand nombre de ruines de la guerre encore visibles partout, surtout par celle de la petite église de Fortschwihr : car la maison de FANNY se trouvait juste à côté et portait aussi des traces de guerre. Chez elle j'étais bien, elle m'adorait et me gâtait, c'était pour moi du vrai bonheur : je l'aidais au ménage, pendant ce temps elle me racontait des choses de la vie de nos parents et aussi d'elle-même, elle avait un joli jardin que j'avais plaisir à arroser le soir, avec l'eau du puits que j'avais préalablement pompée. Robert m'emmenait dans les champs, avec lui, sur son vélo, ramasser du trèfle, des betteraves, du maïs et autres fourrages pour nourrir ses nombreux lapins.

Chez elle j'avais aussi loisir de donner libre cours à mes fantaisies de petit garçon : faire du bruit, à vrai dire c'était faire de la musique, taper sur tout ce qui fait du bruit, chanter à tue-tête ce qui me passait par l'esprit, des choses que ma mère ne supportait pas! Avec elle je découvris aussi pour la première fois la ville de COLMAR, son ambiance, les comportements en ville comme par exemple, ne pas pouvoir faire pipi n'importe où ... alors qu'à Mittlach on pouvait faire ça où bon nous semblait...

Elle m'emmenait aussi faire ses achats aux « VILLES DE FRANCE » qui était déjà un grand magasin, elle me parlait, m'expliquait tout, me montrait les choses, me faisait participer à tout ce qu'elle faisait, j'avais le sentiment de compter pour elle, d'être quelqu'un... Je pensais aussi que FANNY devait être riche, qu'elle avait beaucoup d'argent...faux ! elle et son mari vivaient très chichement, simplement, mais bien organisés et prudents en tout.

Souvent je pouvais aussi me rendre chez les voisins, les DAVID, qui étaient agriculteurs, et je me souviens avoir pu participer à la récolte du tabac qu'on suspendait sur des fils sous le grenier. Mais ce dont je me souviens le mieux, c'est du casse-croûte : quelle abondance, il y avait toutes sortes de saucisses, des pâtés, des salades variées, du bon pain frais qu'ils faisaient eux-mêmes, un délice, comparé à nos maigres pitances à la maison qui se limitaient à la saucisse de viande (Fleischwurst), à la saucisse de sang noire (Schwartzwurst ou encore Bluetwurst) et du lard où il n'y avait pas de rouge, que du gras blanc.

C'est aussi Fanny qui m'a appris à monter sur une bicyclette, la sienne, à rouler avec sur une route et à Colmar même où il ne fallait surtout pas entrer dans les rails du tram-way sous peine de ne plus pouvoir tourner le guidon et donc de se casser la figure.

Leur fils CLAUDE étant né en 1951, il m'est aussi arrivé de devoir le garder à certaines périodes, notamment certaines soirées où Fanny allait travailler comme serveuse à la Foire aux Vins de Colmar, par exemple, en attendant que son mari revienne de son travail. Robert et Fanny travaillaient à l'époque chez Filature KIENER à COLMAR, en équipe alternée, l'un le matin, l'autre l'après-midi.

Ces vacances chez FANNY resteront à jamais pour moi des périodes inoubliables...

Puis les années 1950-51-52. A MITTLACH je grandis et m'épanouis toujours sans doute dans quelque turbulence.

Je me souviens encore que des fois les jeudis, alors que ma mère travaillait à l'usine, nous allions prendre le déjeuner à l'usine même où ma mère avait emmené la gamelle qui était réchauffée dans un bain-marie. Après manger on pouvait un peu aller aider les parents dans leur travail : par exemple, faire l'approvisionnement en bobines de fil. On allait alors dans un local de réserve où étaient entassées ces bobines, on en remplissait une caisse (qui était en bois, bobinla-Kästchla) et on la ramenait près des métiers.

Dans l'usine il y avait un vacarme épouvantable, un bruit infernal. Partout il y avait de grosses roues sur lesquelles tournaient d'énormes lanières en cuir et qui entraînaient les métiers. Ces métiers eux-mêmes étaient très bruyants, on ne pouvait pas se parler, pour se faire entendre il fallait se crier dans les oreilles, et les ouvrières ne portaient aucune protection : ça n'existait pas et il n'y avait aucune mesure préventive contre le bruit, il n'y avait pas la Médecine du Travail, ni une Inspection du Travail pour essayer de remédier à toutes ces gênes.

Que le travail soit dur, lourd et fatigant, était une notion parfaitement admise et même cultivée dans la société de l'époque (et ce depuis des siècles !) : il fallait gagner son pain à la sueur de son front ! de la sueur, il y en avait. Mais le pain était l'aliment le plus précieux qui put exister !

Ma mère rentrait des fois complètement épuisée de son travail, la tête encore bourdonnante du bruit assourdissant qu'il fallait subir sans arrêt... Et ce pour un salaire misérable qui suffisait juste pour le strict minimum. Des vacances ? Deux semaines, je crois, puis trois. Puis bientôt la fermeture qui menaçait déjà en ce temps-là ! On n'était plus du temps de Zola mais on n'en était pas si éloigné.

Je pensais aussi alors que plus tard je ne voudrais pas faire le même travail, je ne pouvais pas encore comprendre non plus pourquoi ma mère avait des fois tant de mal à supporter ma débordante vitalité, alors qu'elle-même était à bout, fatiguée de son travail et aussi accablée par les soucis d'une vie quotidienne pauvre et harassante.

Entre garçons, outre tous les amusements sur le chemin de l'école, à l'école même, à l'église, nous nous rendons souvent en forêt, grimper après les jeunes frênes (Steinesche) jusqu'à ce qu'ils plient et ce jusque par terre, on coupe du bois, on fait des cabanes, on fait rouler des pierres et même des gros rochers jusque dans la rivière, parfois ça fait quelques dégâts.

Chaque année, avant les grandes vacances, on devait tous ranger le bois, déjà coupé et fendu, pour le chauffage de l'école. Quand tout était fini, la dernière après-midi, la Madame nous disait d'apporter une tranche de pain pour le quatre heures, et sur ce pain elle nous mettait alors une cuillerée de miel, puisque le maître élevait aussi des abeilles... Nous n'avions jamais de miel à la maison, c'était bon ! petit souvenir de rien du tout !

Vous voyez, il y avait du piquant, de l'amusant et aussi des fois de l'inquiétant, et des fois du bon ! Nous n'avions pas la télévision, à peine une radio qui était réservée aux parents, il fallait donc bien trouver à s'amuser et à bien s'amuser... On se contentait de peu... même d'une petite cuillerée de miel...

Durant les hivers de ces années-là, il y avait toujours beaucoup de neige, depuis la mi-décembre et jusqu'à Pâques certaines années. Alors nous passions des après-midi entières à luger, les jeudis et les dimanches. Nous descendions le sentier du Glaspfad à vive allure, couchés sur la luge de préférence : cela permet d'aller plus vite et de mieux la guider. Quand la piste était suffisamment glissante on pouvait espérer arriver au-delà du Valneige et parfois jusqu'à hauteur du cimetière. Il n'y avait pas de voitures qui circulaient et la route n'était ni salée ni dégagée. En une après-midi on arrivait tout juste à faire deux ou trois remontées et autant de descentes. C'était des parties de luge mémorables.

Certains grands fabriquaient des attelages de luges, nous descendions alors la pente sur de longs traîneaux. Il nous est arrivé aussi de rater le tournant, situé à mi-chemin de la piste, c'était alors le plongeon garanti dans la rivière.

A l'époque, nous craignions toujours notre maître d'école ; un mot quand même sur ce fameux maître, directeur en même temps, Monsieur Albert HALLER. A sa sortie de l'Ecole Normale d'Instituteurs, en 1924, le poste de maître d'école à Mittlach était vacant. Personne ne voulait y aller, car on disait que là derrière ils étaient tous « débiles », en tout cas cela voulait dire « bêtes ou idiots ».

Monsieur HALLER a relevé le défi, c'est lui-même qui me l'a raconté plus tard.

Donc, il s'est porté volontaire pour Mittlach, avec la ferme intention de les dresser, « ces idiots de ce fond de vallée, ces bons à rien... » Il s'y est employé par tous les moyens, croyez-moi, il a dressé mon frère Robert, mes deux sœurs, et tous les autres rustres du village, même moi aussi un peu, puisque j'ai été sous sa houlette le temps du C.M.1 et du C.M. 2, soit deux années. Moi, je n'ai pas eu trop à me plaindre de lui, car il respectait beaucoup mon père qui était bon ténor dans la chorale paroissiale, mais les enfants de ceux qu'il n'aimait pas, ils dégustaient... Un des garçons du même âge que moi, recevait, pour l'exemple, sa fessée tous les matins, pour n'importe quel prétexte, une petite tache d'encre sur le buvard suffisait...

Sa sévérité était grande mais, pour l'époque, considérée comme normale et il a atteint en toute quiétude l'âge de sa retraite.

Mais il y avait encore un autre rythme, plus étendu, celui de l'année liturgique.

Tous nos repères étaient établis en fonction des cycles liturgiques, à la maison comme à l'école. Durant l'Avent c'était l'attente de NOËL. Le Saint-Nicolas était un moment fort. On craignait le Saint-Nicolas, mais on avait surtout peur du « HANSTRAPP ». Si le Saint-Nicolas se montrait généralement gentil et généreux - on recevait des noix, des pommes rouges et un pain d'épices - le HANSTRAPP par contre était considéré comme méchant : il était de noir vêtu, portait sur lui des chaînes à vache pour éventuellement attacher les enfants, et avait dans sa main un martinet ou un gros bâton.

NOËL, ah ! NOËL, la fête par excellence ! la douce chaleur de la maisonnée, l'odeur suave des gâteaux, le parfum âcre de la fumée des bougies, et l'attente de l'arrivée du CHRIST-KINDEL ? du PETIT ENFANT JESUS, qui allait nous déposer les cadeaux au pied du sapin. Le CHRIST-KINDEL était imaginé sous la forme d'une jeune fille tout de blanc vêtu, qu'on ne voyait jamais, mais on l'entendait, au fur et à mesure qu'il se rapprochait de notre maison, car il était précédé d'un ange qui agitait une clochette qui tintinnabulait. Pendant ce temps tous les enfants priaient toutes les prières apprises à l'école ou au catéchisme. Puis on se rendait sous le sapin et on chantait nos vieux chants de NOËL.

Après, les parents nous donnaient les cadeaux que le CHRIST-KINDEL avait déposés : un album à colorier, une boîte de douze crayons de couleur, une boîte à construction, un mécano peut-être, un gros pain d'épices, et voilà, c'était le bonheur.

Sur la table étaient disposées des oranges et des mandarines, quel délice ! Ensuite on dînait, simplement, d'un fumet de jambon et des salades, je crois.

A minuit, tous se rendaient à l'église pour assister à la messe de Minuit : c'était féérique, aller à l'église au milieu de la nuit, à l'heure où normalement on dort, et au retour, admirer une dernière fois les cadeaux reçus et penser au lendemain pour encore jouer, colorier, puis de nouveau aller à l'église faire le servant de messe. C'était le bonheur....

Après l'Épiphanie, qu'on ne fêtait guère si ce n'était à l'église, on reprenait l'école.

A mardi-gras on faisait bien un peu carnaval, à peine.

Et on attendait surtout Pâques, pour le chocolat bien sûr, mais aussi tous les mystères qui entourent le Vendredi-Saint, la crucifixion, la résurrection... C'était parfois un peu compliqué pour les petits servants de messe. Le lapin de Pâques n'était pas très riche à l'époque, mais il permettait quand même d'agrémenter un peu l'ordinaire : on avait un lapin ou deux et parfois un troisième qui pouvait venir de chez la marraine.

Puis arrive ce beau mois de mai. Tous les soirs du mois de mai il y avait à l'église un petit office de vénération à la Sainte Vierge. Les enfants devaient tous y venir obligatoirement et même le curé vérifiait et ciblait les absents. Mais, nous les enfants, étions bien contents de cette obligation : elle permettait de partir de la maison sans permission du soir, puisque cette permission était une obligation de l'église, car, après l'église il nous restait un peu de temps pour gambader dans la forêt, courir après les filles, leur faire peur, jouer à cache-cache, s'amuser entre nous...

Notre existence se déroulait ainsi, simplement, bien rythmée. Notre univers, c'était cela. On s'en contentait et nous étions heureux. Moi je l'étais assurément...

Arrive l'année 1953. A l'issue de cette année scolaire-là je termine mon CM2. J'ai 10 ans et demi. Les années qui ont précédé, mon curé continuait d'entretenir son projet de faire de moi un prêtre.

Mon assiduité au service de l'autel était devenue exemplaire, bien entendu... Je lui accorde mon consentement à chacune de ses interventions sur le sujet. Comment a-t-il agi auprès de mes parents ? Je ne le sais. Il m'explique que pour apprendre curé il faut aller au séminaire...

Cet été-là il m'emmène visiter le Petit Séminaire de ZILLISHEIM, je n'avais jamais entendu le nom de ce village et n'avais aucune idée de sa situation géographique, mais j'avais compris que c'était loin de Mittlach. On ne visite rien, mais on est reçu dans le bureau de Monsieur le Supérieur, un chanoine impressionnant. Il m'explique que la rentrée est fixée au 21 septembre.

A Mittlach je suis bon élève, je fais mes dictées à zéro faute, je connais mes tables de multiplication, je suis même excellent en récitation et en chant : tout cela est attesté par le bulletin que Monsieur HALLER avait remis à Monsieur le Curé pour mon dossier de ZILLISHEIM.

Je suis donc mûr assez pour entrer en sixième... Mes parents aussi sont consentants auprès du curé. Ma mère aurait un peu hésité, car j'étais bien jeune et encore petit garçon, mais comme j'étais si turbulent et autant désobéissant, elle s'est résignée, pensant qu'un peu d'éloignement la soulagerait et que ça me « dresserait ».

J'étais donc partant pour entreprendre les études nécessaires en vue de devenir prêtre. Cela signifiait d'être admis en sixième, alors que ce genre d'orientation était totalement impensable pour tous de chez nous, sauf pour les enfants de l'instituteur...

Cela signifiait aussi la séparation d'avec les parents, la famille, les camarades, sur de longues périodes. En fait, ce sera l'abandon complet de tout ce qui faisait ma joie de vivre.

Un changement radical d'univers auquel je n'étais en rien préparé. J'allais devenir orphelin de père et de mère, banni de ma famille et de mon lieu de vie, exclu de la communauté de mon village et en même temps adulé, j'allais devenir objet de curiosité, à surveiller, comment fait-on un prêtre ? Etc.

Dans mon entourage familial, on me demandait des fois : « Mais que feras-tu quand tu sera curé ? » Et je disais tout autour de moi : « Quand je serai curé, je construirai une Basilique au sommet du Kiwi – Koepfala »

Rien que ça ! Remarquez, entre nous, l'idée était sûrement géniale, car une basilique érigée à cet endroit serait visible depuis l'entrée de la vallée de Munster, quasiment depuis Colmar.

L'emplacement est toujours libre, si quelqu'un veut s'y mettre.

21 SEPTEMBRE 1953. Jour de rentrée au Petit Séminaire de ZILLISHEIM. C'est la première fois que je pars avec une valise (en carton !). Ma mère avait été obligée de m'acheter le nécessaire, des habits, plus que je n'en ai jamais eu. En plus il fallait une brosse à dents neuve, de quoi cirer les chaussures, un peigne, des gants de toilette et des serviettes, etc.

Il a fallu aussi numéroter chaque pièce d'un matricule : le 337. C'était très fastidieux, mais je me disais que si déjà elle acceptait que je parte, autant que ça la fasse travailler encore un peu plus. Je me souviens très bien que je lui en voulais, mais l'autorité, c'était le curé.

Mon père m'accompagne au collège en train. Il y avait avec nous un autre élève plus âgé également accompagné de son père, et les deux ont parlé ensemble tout le long du chemin, sans se soucier de moi. Arrivés au collège, nous sommes accueillis à l'entrée par un prêtre qui demande mon nom. Mon père qui doit reprendre son train s'en va, me laisse là et moi je reste adossé à un pilier, ma valise à mes pieds, en attendant le bon vouloir de ce prêtre en qui je ne vois déjà pas grand chose de prêtre...

Quant à moi, je me sens complètement paumé, largué, insignifiant, personne ne s'intéresse à moi, je ne suis plus rien ici... Finalement, ce prêtre m'emmène dans un immense local appelé dortoir, il m'affecte un lit et une armoire, il me dit qu'il me reste cinq minutes pour déballer ma valise et ensuite je dois suivre les autres. C'est tout ce qu'il me reste à faire. Je suis le mouvement et on verra bien...

Le lendemain et les deux jours suivants je passe les épreuves de l'examen d'entrée en sixième. Je ne le savais même pas, je croyais que c'était des devoirs... Mais j'ai été admis et voilà que je me trouve en sixième sans savoir de quoi il en retourne.

Bien entendu, petit à petit, j'arrive à me faire ma petite place dans cette immense maison et j'en oublie ma vie antérieure.

Au collège le régime est plus que sévère.

Premières vacances d'une semaine à la Toussaint, deux semaines à Noël, deux semaines à Pâques et pour les grandes vacances : du 14 juillet au 19 septembre.

Les premières places toujours obtenues à Mittlach ne sont plus pour moi. Tout ici est sévèrement réglementé. Les servants de messe sont choisis parmi les élèves de Seconde, j'en suis encore loin.

A vrai dire, je viens d'entrer dans une véritable hibernation, en léthargie. Je suis obligé d'abandonner tous mes anciens repères.

Quand je reviens à Mittlach durant les vacances, je me sens presque comme un étranger, comme sorti du lot. Les camarades de mon âge ne me recherchent plus, les bêtises que nous faisons ensemble, désormais je me les interdis. Mon père me donnait l'impression qu'il se désintéressait de ce que j'allais faire ou devenir. Peut-être songeait-il au fait que je n'appartenais déjà plus à sa famille, plus maintenant et jamais plus dans l'avenir, ne pouvant évidemment plus compter sur moi pour assurer ses vieux jours à Mittlach.

Lors des funérailles de mon père - en 1956 - le même curé dira de lui : « Er hat sein Kind dem Herrgott aufgeopfert » - il aura sacrifié son enfant à Dieu ! Je me souviens très bien de cette phrase qui avait cogné dans ma tête, mais j'ai pensé alors : « Ceci désormais dépend de moi seul. Mon père n'était quand même pas Abraham et moi je ne m'appelle pas Isaac ».

Au collège je suis un anonyme inexistant, calé dans le moule : il ne faut surtout pas se faire remarquer, sauf éventuellement par les résultats scolaires. Le régime est très dur, la discipline plus que sévère. Il était quasiment impossible de ne transgresser aucune règle, sous peine de sanction à la hauteur de la même sévérité. Tout le temps était consacré exclusivement aux études et aux offices religieux « ORA ET LABORA » - « PRIE ET TRAVAILLE », selon la devise monacale. Mais, moi je n'avais pas envie d'être un moine.

Le programme de nos journées était irréversible : lever le matin à 6 heures. Puis messe et étude pour apprendre ou réviser les leçons. Ensuite, petit-déjeuner : ensuite, classe de 8 heures à midi, entrecoupée d'une petite récréation vers 10 heures. A midi, déjeuner puis récréation. Au menu il y avait presque tous les jours des pommes de terre, c'est pourquoi le collège était surnommé « ARD-AEPFEL SEMINAR » - le Séminaire à pommes de terre. Puis à nouveau classe de 14 heures à 16 heures. Distribution de deux tranches de pain, il fallait avoir dans une armoire sa propre confiture, sinon pain sec : jamais je n'ai pu emmener assez de confiture pour tenir jusqu'aux vacances suivantes... De 17 heures à 19 heures, études pour faire les devoirs, dans le silence complet. Après le dîner, études encore de longueur variable selon les âges. Puis, coucher au plus tard à 21 heures 30.

Les dimanches, toujours identiques, lever à 7 heures. A 8 heures, messe de communion, puis, petit déjeuner pareil qu'en semaine. A 10 heures, grand-messe, puis étude légère : on pouvait lire une vie de saint, ou le Pèlerin... Les après-midi, promenade par tous les temps. Le soir, encore étude pour les leçons du lendemain. Puis, chapelle pour les complies ou autre prière du soir, et au lit... Morne plaine...

Tous les mardis, douche collective, dans un grand bassin où l'eau déjà salie stagnait, parfois elle était froide. On devait tous se mettre en slip, entrer ensemble dans le bassin, un surveillant-prêtre ouvrait les vannes, arrivait l'eau, puis les refermait, on se savonnait, il ouvrait à nouveau les vannes, le temps qu'il voulait, on sortait du bassin, on s'essuyait le plus vite possible, car une autre classe attendait.

Tous les jeudis et dimanches après-midi, promenade obligatoire en groupe et encadrée par un surveillant, et ce par tous les temps. Un jour on est même sorti en pleine tempête de neige, mais je me suis révolté seul et je suis rentré seul au collège, ma rage était telle, et je la montrais, que personne n'a osé me punir...

Tous les samedis, revue de lit et d'armoire, cirage des chaussures, etc. Ainsi on sera déjà habitué quand on sera soldat, disait-on parmi les adultes...

Mon premier bulletin, pour la Toussaint 1953, mentionnait les observations suivantes :

Conduite : nul
Discipline : nul
Politesse : médiocre
Travail en étude : assez bien
Ordre et propreté : nul

Moi, je n'avais rien compris, mes parents étaient désolés, mon curé était sceptique. Je n'étais pas connu comme étant autant déprécié que cela. Les bulletins suivants sont devenus beaucoup plus positifs, alors que je n'avais rien modifié dans mes attitudes ni dans mon comportement.

Cette année-là, après les vacances de la Toussaint, le 26 novembre exactement, c'était un jeudi, nous revenions de la traditionnelle promenade. A l'entrée de Zillisheim, nous vîmes une colonne de fumée, d'abord très légère, mais devenant de plus en plus haute et noirâtre, se dessiner à l'horizon « Il y a peut-être le feu au collège... hurrah ! me dis-je, on va nous renvoyer à la maison ». Après la traversée du village, menée à pas accélérés, le doute n'était plus possible, c'était bien le collège qui brûlait. Vers la fin de l'après-midi, les pompiers avaient arrêté le feu. Les dégâts par l'eau déversée par les pompiers étaient considérables, l'eau ayant ruisselé jusqu'au rez-de-chaussée.

Le soir même, grande conférence où on nous astreint à écrire à nos familles que le sinistre n'a pas fait de blessé, que tout va bien et que les élèves vont pouvoir continuer leurs études en toute sécurité. « Pas de chance, on ne rentre pas à la maison ! La classe a été transférée ailleurs ».

De ma Sixième je me souviens fort bien des cours de mathématiques. Le professeur, qui n'était pas un certifié, mais un fortiche en calcul, (il connaissait ses tables de 1 à 100 !) arrivait, nous faisait ouvrir le livre et commençait à résoudre au tableau, en les expliquant, plusieurs problèmes à la suite jusqu'à la fin de l'heure. Ensuite il nous collait huit problèmes à faire en étude pour le prochain cours et partait. A la fin de l'année nous n'avions rien appris, moi encore moins. Quand on osait s'en plaindre un peu, on nous rétorquait que pour dire des messes, plus tard, on n'avait pas besoin de connaître les mathématiques...

1954-1955. Septembre 54, j'entre en cinquième, après de pieuses vacances à la maison je vais de nouveau vous parler de Mathématiques. Le professeur était un jeune abbé, fort en math. mais faible en pédagogie, il n'est resté qu'une année. Mais la cinquième était aussi l'année de l'initiation à l'algèbre : $a + b + c =$ quoi déjà ? Moi et d'autres, mais moi surtout, je n'y avais strictement rien compris. Par contre, nous avions un professeur de français et de latin hors du commun.

A l'issue de cette cinquième je savais par cœur les deux grammaires, les deux syntaxes, française et latine - idem en allemand. Je devenais fin lettré. C'est sans doute utile pour composer de belles homélies...

J'apprends, par ailleurs le nombre de prêtres qui exerçaient dans cette maison, était exactement le même que le nombre de vaches qui beuglaient dans l'étable de la ferme du collège, que le nombre de bonnes sœurs - qui travaillaient en cuisine ou en lingerie - était équivalent au nombre

de poules qui caquetaient dans la basse-cour de la même ferme. Bien entendu, quant au nombre d'élèves, celui-ci était exactement le même que la quantité de cochons qui grognaient dans la porcherie de cette même ferme.

Ces chiffres sont authentiquement tout ce qu'il y a de plus officiels, tous les décomptes d'effectifs l'ont attesté. Le Collège de Zillisheim était donc le plus grand parc animalier du Haut-Rhin, un magnifique jardin zoologique, pépinière des élites de l'Alsace toute entière.

Cette année-là aussi, au printemps 1954, est arrivé au collège un drame épouvantable. Le 20 mai, trois jeunes élèves de seconde sont victimes d'un grave accident.

Avec d'autres, ils étaient en train d'excaver à Flaxlanden, des pierres destinées à la construction d'un plateau de basket, quand tout à coup la voûte, sous laquelle ils piochaient et creusaient, s'écroule. L'un décède immédiatement, un second, transporté à l'hôpital dans un état désespéré, ne survivra que quelques heures. Et le troisième agonisera durant dix jours et meurt le 30 mai, jour de la fête des mères.

L'ambiance au collège est lugubre, des prières sont décrétées tous les jours, les lumières sont blafardes... Monseigneur WEBER, Evêque de Strasbourg, viendra lui-même présider les funérailles de ces trois garçons qui avaient à peine 15 ans... Ce drame sera longtemps présent dans l'esprit des élèves et des professeurs et marquera à jamais la grande et la petite histoire de ce vénérable collège.

1955-1956. Septembre 55, j'entre en quatrième. C'est l'année où débute l'enseignement du grec ancien, quel chinois.... Le reste suit son cours, avec des hauts et des bas : les math restent au bas

Tout doucement j'entre aussi en adolescence. Je ne vais plus me gêner pour m'affirmer et même avec véhémence, s'il le faut. Deux fois j'ai été menacé de renvoi, sans suite, car chaque fois l'intervention de mon curé a annulé la procédure, sans même que mes parents n'en sachent rien

L'année 1956 est celle de mes 14 ans, l'âge où les écoliers ordinaires passent le Certificat d'Etudes Primaire, puis vont travailler.

Au printemps, je fais ma Communion Solennelle en l'église de Mittlach, le dimanche après Pâques, avec ceux du même âge. Pour être admis à cet événement hautement initiatique - passage à l'âge adulte - le curé faisait passer un examen de catéchisme. Il a interrogé tous les postulants, sauf moi, prétextant que je savais mon catéchisme par coeur et même plus. En fait, n'ayant rien appris du tout, ni rien révisé, j'en savais bien moins que les autres. Mais le curé lui-même était vraiment persuadé qu'à Zillisheim on nous avait obligé d'apprendre par coeur toutes les leçons de catéchisme. Pour le jour même on portait un brassard blanc au bras gauche, signe distinctif de l'honneur qui nous était fait.

Le repas de fête a eu lieu à la maison, mais je ne me souviens pas du menu. Je me souviens, par contre, que j'ai dû inviter Monsieur le Curé au dessert, et il était le bien venu. Bien sûr j'étais le seul des communiants à qui il a daigné faire cet honneur.

Mi-juillet, je sors de quatrième, et rentre à la maison pour les vacances. Cette fois je ne peux guère aller quelques semaines chez Fanny, non, car, mon père qui depuis quelque temps déjà se plaignait de douleurs abdominales, va être hospitalisé au Pasteur à Colmar, début août, je crois, et n'en reviendra pas. Après cette courte et pénible maladie, comme on avait l'habitude de le lire dans les annonces, mon père meurt à l'hôpital le 6 septembre. Il était à peine âgé de 57 ans...

Pour ma mère qui elle même n'était pas toujours en très bonne santé, c'était une véritable catastrophe. Quant à moi, certes très inquiet, mais encore bien insouciant des événements et des situations, je pensais à nouveau secrètement ne pas devoir retourner dans ce sacré collège et pouvoir aller quelque part travailler , gagner ma vie et celle de ma mère... ?

Mais, si mes camarades du même âge étaient titulaires du Certificat d'Etudes, moi je ne l'étais pas... Car, à Zillisheim nous n'étions ni préparés, ni présentés à cet examen sanctionnant la fin de la scolarité primaire, puisque nous étions censés poursuivre les études jusqu'au Baccalauréat. En fait, je me trouvais bien moins loti que mes camarades qui étaient restés à l'école de Mittlach : eux, ils avaient leur Certificat en poche et avaient déjà leur avenir immédiat assuré.

Et moi, que pouvais-je faire ? J'avais ma petite idée : peut-être aller chez Fanny, travailler auprès d'un agriculteur-éleveur, pourquoi pas chez les David, en attendant de voir mieux...

Mais c'était sans compter sur l'intervention bienfaitrice de ce bon curé Hussler. Il a rassuré ma mère que financièrement il n'y aurait aucune difficulté à ce que je continue au collège de Zillisheim et que lui même allait arranger tout ça. Ma mère, veuve et désemparée, a obtempéré aux bons offices de ce brave curé et, moi, dès le 21 septembre je me suis retrouvé sur les bancs des classes et de la chapelle du Petit Séminaire de Zillisheim, pour entrer en classe de troisième.

A Zillisheim, personne n'avait l'air de se soucier de mon état de deuil, orphelin trop jeune de père.

J'ai quand même obtenu péniblement qu'un matin, lors d'une messe, il y soit fait mémoire de mon père... C'était tout, après tout ça m'était égal, j'avais l'habitude d'être anonyme. J'allais désormais attendre patiemment mon heure : il faudra bien qu'elle vienne un jour.... Cette année de troisième ne me réussit pas trop mal, sauf que le professeur de math. est encore plus incompetent que les précédents, et que mes résultats en la matière restent définitivement aux alentours du zéro pointé.

Le professeur de français, ou plutôt en littérature française et latine, quant à lui, était absolument génial : il nous a fait aimer Molière, Corneille, Racine et les autres. J'ai d'excellents souvenirs de lui. Ce bon vieux professeur a désormais plus de quatre-vingts ans , nous nous voyons très souvent, puisqu'il est attaché à la paroisse de Dannemarie où il vient présider régulièrement la messe du dimanche, en complémentarité avec le curé résidant.

A l'issue de cette troisième, comme beaucoup, je ne suis pas présenté au B.E.P.C. (Brevet d'Etudes du Premier Cycle), toujours parce que pressenti d'être amené jusqu'au Baccalauréat... C'était quand même un peu risqué, mais ça ne posait de souci à personne, ni à moi non plus....

1957-1958, je fais ma seconde. L'année de seconde est en principe une année calme , parce qu'il n'y a pas d'examen, alors c'est à ces élèves-là qu'on va demander de faire toutes les corvées, aider aux foins, puisque le collège disposait d'une ferme , ou ramasser des patates...

Par contre on n'a jamais été sollicité pour aider à la cueillette des cerises et pourtant des cerisiers, il y en avait au moins une bonne dizaine. On n'en a jamais eu à manger, elles étaient réservées aux professeurs, on pouvait se risquer à en piquer une ou deux, mais il ne fallait pas être pris en flagrant délit. Justement ce qui devait arriver m'arriva. Nous étions deux ou trois à en avoir cueilli une ou deux en vitesse, mais la surveillance veillait... « Jetez-moi ces cerises, voleurs... » Mes camarades les ont jetées, moi j'en ai vite avalé une... Convoqué au bureau de mon préfet de division j'ai écopé de quatre pages de dissertation sur la belle maxime « tu ne voleras pas le bien d'autrui » à faire l'après-midi de l'Ascension pendant que les autres allaient en promenade.

Cela m'était complètement indifférent, en plus il pleuvait, et j'ai alors rédigé les plus belles tirades sur la notion de propriété inviolable, etc ; tout en faisant remarquer qu'en ma qualité d'élève de cette maison, j'aurais pu peut-être avoir droit aussi à quelques retombées de la propriété. Il n'y a pas eu de suite...

Plus tard, dans la même année, ce devait être à la Pentecôte, si je me souviens bien, j'avais sollicité auprès de Monsieur le Supérieur la permission de me rendre exceptionnellement à Mittlach - ma mère m'avait expressément envoyé l'argent pour le train - pour assister au baptême de mon filleul, Pierre-Paul, troisième enfant de ma soeur Louise.

Cette fois c'est moi qui avais établi le billet sollicitant d'être reçu par Monsieur le Supérieur. Il me revient et j'y vais, un peu inquiet quand même, mais il faut bien que j'aille chercher cette permission... si je veux être présent au baptême de mon petit filleul. Il me reçoit sans répondre à ma salutation, assis à son bureau en train d'écrire. « Monsieur le Supérieur, je voudrais vous demander la permission de rentrer à la maison les samedi et dimanche de Pentecôte, je vais être parrain du petit bébé de ma soeur qui sera baptisé samedi, ma mère m'a envoyé l'argent pour le train, et je serai de retour le dimanche soir. » Pas de réponse... Au bout de quelques secondes, je reformule ma demande, peut-être comme il écrivait, n'a-t-il pas bien entendu. Toujours pas de réponse... Je pose à nouveau ma demande, mais je n'ai pas le temps de la terminer : « Tu n'as pas compris ? C'est non ! » .

Je suis atterré, comme anéanti. Je reste cloué sur place, sans voix. « Et tu peux filer... » . Je sors de son bureau sans rien dire ni saluer, je descends à toute allure les escaliers pour aller pleurer tout mon saoul dans la cour, sous les sinistres voûtes qui sont comme des catacombes ce soir-là. Quand arrive l'heure du dîner, je rejoins les autres sans rien dire à personne, la rage au plus haut degré. Le lendemain, j'écris à ma mère que je n'ai pas le droit de venir et ça en reste là.

Mais au fond de moi-même l'horrible résonance de ce « NON » est inscrite en lettres capitales. Jamais, et je l'ai alors juré, je ne ferai partie de cette confrérie de méchants curés qui n'ont rien compris de l'amour du prochain dont ils nous rabattaient les oreilles à longueur de messes et autres neuvaines de prières.

J'enfouissais alors ma décision, mais elle avait débuté sa couvée. Un autre événement allait encore l'activer toujours un peu plus....

C'était aussi parmi eux qu'étaient choisis les servants de messe lors, par exemple, des visites de Monseigneur Jean-Julien Weber, Evêque de Strasbourg. Et un beau jour cet honneur de servir la messe à son Excellence m'est échu. C'était par tirage au sort, car autrement je doute qu'on m'ait choisi. Le matin de ce jour-là, comme prévu, à 6 heures 30, je me rends à la sacristie de la chapelle pour préparer les différents ustensiles nécessaires à la messe : Arrive son Excellence, comme le veut « l'étiquette » je me mets à genoux devant lui en disant « loué soit Jésus-Christ » « Son Excellence me tend sa main droite pour que je baise l'anneau pontifical, et je reste debout sans bouger à une distance raisonnable, pendant que Son Excellence revêt les ornements sacerdotaux prévus pour célébrer la messe. Quand il est prêt, je le conduis à son autel qui se trouve dans une alcôve juste derrière le maître-autel. Puis la messe débute selon le rite établi.

La messe terminée, je reconduis Son Excellence à la sacristie, il ôte ses vêtements sacerdotaux et je pense alors qu'il va m'adresser quelques mots, car moi, je n'ai pas le droit de parler en premier à un personnage de si haute importance. Mais rien, il ne daigne même pas me regarder... Là-dessus arrive un autre prêtre sans doute aussi pour célébrer sa messe. L'Evêque et lui se mettent à se parler, ce prêtre me fait un signe qui - j'avais l'impression - signifiait « qu'est-ce que tu attends encore là » Et moi, complètement largué, stupéfait, anéanti encore une fois, je profite que

les deux ont le dos tourné et je me sauve en vitesse, rejoindre mon étude. Je croyais avoir rêvé... Et là je me suis dit : « Mais qu'est-ce que je galère donc ici ? » Et je sentais ma petite couvée enfouie, gonfler, gonfler...Voilà que le patron des curés est encore pire qu'eux ! Et je me suis juré à nouveau que jamais je n'irai travailler dans cette équipe-là, mais sans savoir dans quelle autre équipe je pourrais alors aller...

Septembre 1958, j'entre en classe de première, je commence à voir le bout du tunnel. Le régime pour les plus grands élèves est assoupli, des libertés sont accordées, promenades non accompagnées par exemple On n'en profite cependant guère, l'enfermement reste de rigueur, la perspective de l'examen nous entrave au travail, et les pratiques religieuses restent fortes : dans ce domaine-là on nous surveille de près, car l'adolescence étant une période dangereuse, on a vite fait toutes les entorses Si tu veux être prêtre, il faut faire preuve de régularité fidèle à toutes les célébrations, sinon on peut se faire remettre en place. On a connaissance de renvoi d'élèves en pleine année de préparation au baccalauréat, pour blasphème, ou autre péché mortel genre amourette, ou refus de se confesser, d'aller aux messes, etc. Donc, tu te tais, tu ne te fais pas remarquer, tu fais ce qu'on te demande, et tu attends que l'heure vienne.

Des histoires de Zillisheim, il y en aurait encore bien d'autres à raconter, des joyeuses et des tristes, même des très tristes... Mais, je n'ai voulu vous raconter que celles qui m'ont le plus marqué moi-même et qui quelque part restent un peu teintées d'humour. Car, de la vie déjà vécue, il faut garder seulement les bons souvenirs et oublier ceux qui sont déplaisants....

En 1959, à l'issue de la classe de Première - Classique lettres - pas de chance..., je ne suis pas reçu à cette première partie du Baccalauréat tant convoitée, ni à la session de juin, ni à celle de septembre.

L'examen étant raté, que faire maintenant ? Les perspectives étaient vraiment très minces...Ce n'est quand même pas très glorieux d'avoir déjà effectué six années d'études secondaires, sans avoir aucun diplôme en poche. Autrement dit, six années pour rien... J'aurais éventuellement pu tenter de poursuivre à la poste, mais comme simple facteur remplaçant, ce que j'avais fait durant les deux derniers étés. C'était sans compter encore une fois sur l'intervention de mon brave curé, qui allait à nouveau sauver la mise, sa mise...

Il me propose tout simplement de retourner à Zillisheim, refaire une deuxième année de première. En général, l'élève qui ne réussissait pas son Baccalauréat à l'issue de la première, devait aller tenter sa chance ailleurs. Ou bien, à la condition qu'il se destinait à la prêtrise, il pouvait quand même être accueilli en terminale Mais, mon brave curé allait donc arranger cela.

Vers le 20 octobre, alors que l'année scolaire était déjà bien entamée, il m'annonce que Zillisheim est d'accord pour me reprendre en classe de première. J'y vais, mais décidé cette fois à travailler comme un forcené, un peu « les doigts dans le nez », puisque j'avais déjà parcouru tout le programme l'année avant. J'ai vraiment bossé sérieusement, tout en traînant avec moi le gros boulet qui s'appelle LES MATHÉMATIQUES.

A l'issue de cette deuxième année de première, je décroche cette fois cette première partie du Baccalauréat, avec en plus une mention « Assez-Bien » Ouf ! C'est le bonheur, la renommée, je revis, je me crois tout autorisé maintenant, l'avenir est ouvert...Même que ce n'était encore que la moitié du diplôme !

Lors de l'examen, cette année-là, et c'était la seule fois dans l'histoire du Baccalauréat Classique A, il y avait tirage au sort entre les épreuves de mathématiques et celles de physique. Je me souviens très bien du moment de l'ouverture des enveloppes : le surveillant annonce

« Physique » Ouf ! me suis-je dit alors, c'est gagné pour moi : je connaissais parfaitement mes questions de cours en physique, mais j'avais du mal à résoudre les applications, tout simplement à cause de mes lacunes en mathématiques, mais le bon développement de la question de cours valait la moyenne, et le coefficient de cette matière était seulement 1, alors que la littérature française était à 4, le latin à 3, l'allemand à 2, je m'étais dit en moi-même « Mon petit Jean-Marie, cette fois c'est dans la poche ». Et ça l'était effectivement, encore mieux que je ne l'avais espéré.

Au cours de cette deuxième année de première avait mûri en moi, lentement mais sûrement, et de manière profondément réfléchi, la décision de ne plus donner suite au projet de devenir prêtre.

Courant juin (1959), juste avant les épreuves du Baccalauréat, j'écris deux lettres, une à ma mère, l'autre à mon brave curé, dans lesquelles je leur fais simplement part de ma décision et je précise bien, de suite clairement, qu'elle est irrévocable. Je n'ai pas eu de réponse, ni de ma mère, ni du curé. Mais j'imagine que mon annonce a dû les ébranler fortement. L'année scolaire terminée, je rentre à Mittlach, la peur au ventre. Je ne savais pas encore les résultats du Bac.

Je jauge ma mère qui n'a rien à me dire d'autre que d'aller voir le curé le plus tôt possible. Bien, du côté de ma mère je suis déjà rassuré... Et chez le curé ? Je descends lentement le Glaspfad et j'imagine toutes les scènes qui pourraient se produire, je prépare mes argumentations, mes réponses, et tout et tout et tout... Mais, ô surprise, il m'accueille calmement, dit qu'il a reçu ma lettre, qu'il comprend ma position, qu'il ne m'en tient aucune rigueur, que c'est bien d'avoir eu le courage de le dire maintenant. Je le quitte en bons termes et rentre à la maison. Je suis soulagé comme jamais. Ce curé, non seulement était brave, mais aussi intelligent. Jusqu'à sa mort, je suis resté en contact avec lui et lui ai rendu plusieurs fois visite. Lui-même avait quitté Mittlach au début des années 1960 pour terminer son ministère à Steinsoultz, dans le Sundgau, où il est décédé le 13 janvier 1992, âgé de 83 ans. J'ai bien entendu assisté à ses funérailles et je crois bien que j'avais versé une larme. Il a vraiment été mon plus grand bienfaiteur...

Tout l'été, cette moitié de baccalauréat en poche, je rayonne, heureux !!! Comme les années précédentes, je travaille à la poste de Metzeral, je porte le courrier au Schnepfenried, à pieds ou en vélo, je donne rendez-vous en descendant à ma petite copine parisienne, les vraies vacances sans souci. Enfin si, quand même un peu, car, dorénavant il va falloir que je prenne moi-même et seulement moi-même les décisions qui conditionneront mon avenir. Ce sera à moi seul de me prendre en main.

Le receveur de la poste propose de m'embaucher dans son service comme facteur en attendant, puis de faire un concours interne pour devenir agent d'exploitation. C'était tentant, mais moi j'avais d'autres ambitions et surtout je voulais prendre le large, quitter la maison, ne pas rester à Mittlach, pour ne pas non plus affronter les sarcasmes éventuels parce que j'avais sauté hors de la soutane ! D'ailleurs, ma mère elle-même souhaitait que je m'éloigne, à cause de cela...

En fait, j'avais dans l'idée de trouver quelque part dans un Etablissement scolaire, un poste de surveillant d'internat, nourri et logé, et de préparer en candidat libre ma deuxième partie du Baccalauréat, puis de postuler à l'Education Nationale comme instituteur stagiaire, en formation pour obtenir le Certificat d'Aptitude Pédagogique. Je m'y étais sans doute pris un peu tard, car les postes de surveillant étaient presque partout déjà pourvus.

Après un ultime appel sur BENFELD, j'ai rendez-vous le surlendemain, avec le Directeur de l'Etablissement qui m'attendra à la gare de BENFELD. J'en informe ma mère et ramasse mes maigres effets dans la même valise qui m'a servi durant les sept années de collège, et je pars. Le Directeur de l'Etablissement m'attend à la gare en 4 CV. En cours de route, il me dit que lui aussi

s'appelle ARNOLD, Frère BERNARD ARNOLD de la Congrégation des Frères de la Doctrine Chrétienne, et qu'il est originaire de KRUTH. Je lui révèle que moi aussi j'ai sans doute des ancêtres de là-bas.

Toujours sur le chemin, il se met à chanter du grégorien, peut-être un GLORIA « Tu connais » ? Oui, oui, je connais presque par cœur le Missel Romain, j'ai été au collège de Zillisheim. Très bien, tu chanteras ténor dans ma chorale de garçons, moi je dirige et je chante basse en même temps, toi tu feras le ténor. En ce moment je leur apprend la Messe de Gounod, tu chanteras ténor ! Justement, je connais par cœur cette messe, j'ai déjà chanté ténor au collège. Mais c'est formidable, tu es embauché, je vais de suite te confier au chef éducateur et ce soir il y a répétition ».

Et c'est ainsi que j'ai débuté ma vie professionnelle, embauché dans une 4 CV. L'Etablissement est l'Institution Mertian, Centre Scolaire et Educatif, situé à EHL (hameau de Benfeld) et accueille des garçons de 8 à 14 ans, placés par le Juge des Enfants, ayant fait quelques bêtises ou dont les parents sont déficients... Tout en travaillant comme éducateur stagiaire, je dois aussi enseigner l'histoire et la géographie (dont je sais encore tout par cœur) et aussi leur commenter l'évangile du dimanche, ça me connaît aussi...

J'ai un salaire, déjà supérieur à celui que touchait mon père quelques années auparavant. Je suis indépendant, libre comme l'air, nourri, logé, le travail me convient, je suis très vite bien perçu auprès des enfants, je les respecte beaucoup, sans aucune brutalité et ils me le rendent bien. J'en oublie de me concentrer sérieusement sur la préparation de ma deuxième partie du Baccalauréat, négligeant surtout les mathématiques, bien sûr... Je me présente cependant en candidat libre à la session de Juin 1961, sachant très bien que mes chances de réussite seraient très minces. Effectivement, je ne suis pas reçu... Ce n'est pas bien grave, car, entre temps je m'étais présenté, avec l'appui de mon Directeur BERNARD ARNOLD, au concours d'entrée à l'Ecole des Educateurs de STRASBOURG, pour lequel le Baccalauréat complet n'était pas exigé et qui, en plus, ne comportait aucune épreuve de Mathématiques. J'y suis reçu pour la rentrée d'octobre 1962. Il n'est maintenant plus question de viser le professorat d'allemand... sans le Bac complet auquel je ne me présenterai plus...

Les deux années que j'ai passées à Ehl m'avaient déjà permis d'acquérir une première expérience du métier d'éducateur, bien utile par la suite. Le Frère Bernard avait une devise en éducation qui s'avérait bien judicieuse : « Un enfant occupé est un enfant sage... ».

Il était Directeur- instituteur, appliquait ce principe dans sa propre action et le faisait appliquer par ses collaborateurs. Le temps d'école, l'occupation était garantie, le reste du temps devait être judicieusement meublé. Ainsi, personnellement j'étais chargé tous les jours, après la classe, de 16 heures à 18 heures, de l'animation de ce temps de récréation, avant l'heure des devoirs de 18 heures à 19 heures, suivie du dîner. Ainsi, après un petit quart d'heure libre, chaque enfant devait obligatoirement choisir un jeu parmi les possibilités offertes : qui au ballon prisonnier, qui au volley, qui au foot, qui à la course de pneus, celui qui ne choisissait rien devait rester planté au pied d'un arbre jusqu'à ce qu'il daigne faire son choix.

C'était une de mes tâches, entre autres, et j'y réussissais bien, mais il fallait être intransigeant et décidé. En été le Frère Bernard emmenait tout son petit monde, cette fois transformé en chorale, dans les patelins des environs, les dimanches après-midi, pour animer des fêtes paroissiales ou autres, chanter les mélodies traditionnelles du folklore de l'époque, des chansons -scout : et bien d'autres chants et chansons qui nous valaient les applaudissements nourris des convives... J'ai dit nous car, moi j'étais chaque fois de la partie, pour chanter la voix de ténor, bien sûr, mais aussi pour garder les enfants au kougel-hopf et jus de fruits, pendant que le Frère Bernard

conversait avec les officiels également au kougel-hopf mais avec vin blanc... Durant cette période, comme j'étais salarié et que je disposais de tout mon argent librement, j'ai passé le permis moto 125 cm³ et je me suis acheté une vespa, ça permettait de ramasser des filles, de faire des virées tout partout dans la région, dans les montagnes, dans le vignoble, d'aller sur les messti, bref ! une merveilleuse liberté , la belle vie tout simplement.

1962 étant l'année de mes 20 ans, je dois effectuer mon service militaire. Je passe en conseil de révision à Benfeld, qui est mon domicile, mais je vais rejoindre mes copains de la classe de Mittlach pour y faire la fête avec eux. Je suis enrôlable en novembre. J'ai donc échappé au risque d'être envoyé en Algérie où la guerre d'indépendance venait de se terminer, en août 1962, par la signature des Accords d'Evian entre la France et le gouvernement révolutionnaire provisoire de l'Algérie.

Novembre 1962, je délaisse mon emploi à Ehl-Benfeld pour aller effectuer mon service militaire. Je suis affecté dans l'Armée de l'Air à la Base Aérienne de Strasbourg-Entzheim pour y effectuer les classes d'instruction. A l'issue de cette période, en janvier 1963, comme j'avais effectué une préparation militaire supérieure au collège, j'ai eu le choix de mon affectation pour le reste de mon temps de service. Des places étaient proposées dans les anciennes colonies françaises récemment proclamées indépendantes par le Général De Gaulle, Je demande d'aller à Madagascar, mais seuls les soldats du Génie pouvaient y être envoyés, mais, il y a aussi des postes au Sénégal. Alors j'ai opté pour le Sénégal. Nous étions quatre à pouvoir nous y rendre Fin janvier 1963, départ pour le Sénégal, en avion D.C. 10, c'était mon baptême de l'air. On allait de l'hiver à l'été en l'espace d'une journée.

J'ai été affecté à la Base Aérienne de THIES, à 70 km au Nord-Est de DAKAR, la Capitale. Et j'ai passé là-bas une année de véritable farniente. Parmi la petite troupe qui venait d'arriver j'étais le seul à avoir fait des études secondaires. Et le Commandant avait besoin d'un secrétaire. Et qui décroche la palme ? C'est moi évidemment. Cette année-là, en novembre 1963, par une belle après-midi chaude et ensoleillée, on nous annonce la terrible nouvelle de l'assassinat de J.F. KENNEDY, le Président des Etats-Unis. Nous serons en état d'alerte de guerre mondiale durant huit jours. Je m'étais dit : « AH ! non ! pas ça, ça ne va pas recommencer... ». Mais tout rentre dans l'ordre.

Durant mon séjour au Sénégal, j'ai encore pu bénéficier de bien d'autres avantages. Le Commandant de la Gendarmerie de la Base avait deux fistons qui fréquentaient le lycée de Dakar, et ils avaient des difficultés en allemand, bien sûr... Leur maman était dactylo dans le bureau à côté du mien et un jour elle me sollicite pour donner quelques cours à ses deux garçons, pensant qu'en tant qu'alsacien je devais connaître un peu la langue de Goethe. Je lui ai confirmé que je pratiquais très bien cette langue-là, et que je l'écrivais aussi bien que je la parlais. C'était la meilleure aubaine pour moi, je n'avais guère de l'argent, surtout que la conversion du franc français en franc C.F.A. réduisait la valeur du franc à sa moitié. Donc, l'argent que me rapportaient ces quelques cours me permettait d'améliorer considérablement l'ordinaire durant tout mon séjour. Avant les examens de fin d'année, j'avais même une dizaine d'élèves pour du soutien, toujours en allemand... Là j'ai pu tester aussi que vraiment professeur d'allemand, cela m'aurait bien réussi aussi...

Ce brave Colonel, encore un brave qui a croisé ma vie...m'avait promis que si à Noël (1963) mon contingent ne serait pas encore rapatrié en France il m'inviterait à passer les fêtes de Noël chez lui, dans sa famille. En fait, subitement, le 20 décembre, on nous annonce le départ imminent pour le lendemain matin. Un premier avion de transport, un vieux coucou - Nord-Atlas - nous emmène à DAKAR-YOFF, et de là un D.C. 10 nous embarque pour la France. J'arrive à Paris le 21 décembre au soir. Et là, on me donne une espèce de sauf-conduit permettant d'employer tout

moyen de transport à convenance pour me rendre le plus vite et le mieux possible au domicile officiel qui est Mittlach où j'arrive avec le dernier train du soir, vers 21 heures, le 22 décembre 1963. J'arrive à la maison vers 22 heures. Tout le monde dort déjà et je suis obligé de toquer à une fenêtre pour qu'on m'ouvre la porte. Et je suis chaleureusement accueilli comme un revenant, ce que j'étais en réalité.

Ma mère a 61 ans et est déjà bien malade. Quelques années auparavant Eugène et Louise avaient monté un étage sur la maison parentale et ma mère occupait cet étage.

Durant mon service militaire j'avais soigneusement gardé les contacts avec le Directeur Bernard ARNOLD à Ehl-Benfeld. Je me rends à Ehl pour quelques jours, j'y effectue quelques petits services, et un beau matin, le frère Bernard m'informe qu'il m'a trouvé une place dans un Etablissement à Strasbourg et qu'il est prêt à m'y emmener si je le suis aussi.. Nous arrivons à Strasbourg-Neudorf au Foyer Charles Frey et sommes accueillis par le directeur Edmond Jost. Je suis embauché, quoique provisoirement, mon admission au concours d'entrée à l'Ecole des Educateurs a quand même dû y peser.

Le FOYER de la JEUNESSE CHARLES FREY est un service des Hospices Civils de la Ville de Strasbourg. Il accueille des enfants, près de 200, garçons et filles, orientés par les services de la D.D.A.S.S. l'Aide Sociale à l'Enfance, et aussi par la Ville pour quelques orphelins On les dénommait aussi « les orphelins, Weissekinder » D'ailleurs le temps n'était pas si lointain où on pouvait les rencontrer se promenant en groupes, dans les rues de Strasbourg, tous habillés pareils avec une pèlerine bleue, les mêmes culottes brunes, les filles en robe bleue et une coiffe blanche sur la tête, les mêmes chaussures pour tous, etc. Ces temps étaient quand même révolus et, nous les jeunes éducateurs qui allions peu à peu remplacer « les vieilles tantes », on allait encore bousculer très rapidement et définitivement ces vieux clichés.

Je m'adapte très rapidement à cette nouvelle existence. L'ambiance parmi les personnels est bonne, il y a une équipe de tantes un peu âgées et sans doute fatiguées, à côté d'une cohorte de jeunes éducateurs et éducatrices parfois un peu turbulents, en tout cas sûrement révolutionnaires, face à une direction qui tient quand même la route et qui veille au grain. Ce poste, provisoire au début, devient permanent au bout de six mois. Etre à STRASBOURG est pour moi une véritable promotion. Je découvre une ville magnifique où tous les espoirs sont ouverts.

Entre temps je négocie avec la Direction mon entrée à l'Ecole des Educateurs. Et cela a fonctionné. J'ai donc signé un contrat d'engagement de 5 ans avec le Foyer, engagement d'y exercer durant cinq ans après l'obtention du diplôme que je préparais en 2 années. En contre partie, je bénéficiais du maintien de mon traitement durant le temps de la formation

Entre temps, à Mittlach, en 1965, je crois, ma mère avait proposé de régler les affaires d'héritage de la maison. Ma soeur Louise prendrait en compte la totalité de la maison, et dédommagerait Fanny et moi-même de la part revenant à chacun, soit un tiers. Moi, je n'y ai vu aucune objection, la seule chose qui m'intéressait était le montant que j'allais toucher avec lequel j'allais pouvoir m'acheter une voiture, j'avais déjà passé mon permis, il ne me manquait que la voiture. Avec cet argent j'ai donc acheté ma première voiture, une DEUX CHEVAUX,

Durant ces deux années de formation, j'avais effectué un premier stage pratique en Bretagne, à KER GOAT, près de Pleurtuit- Dinard, et un deuxième à Rosières-aux -Salines, près de Lunéville, dans des Etablissements accueillant des enfants en situation familiale et sociale perturbée.

En juin 1966, j'aurai 24 ans en décembre, je suis reçu au Diplôme d'Etat d'Educateur Spécialisé. Il se trouve qu'au Foyer Charles Frey je suis le premier membre du personnel à être titulaire de

ce diplôme. Mon avenir professionnel et social est désormais assuré.

MAIS, entre temps il s'est passé des choses encore bien plus importantes, des choses extérieures à la vie professionnelle, des choses qui vous concernent particulièrement, chers petits lecteurs qui lisez ces lignes, des choses qui font que vous êtes là, tout simplement....

Il me faut revenir un peu en arrière, au 10 avril 1965, exactement. Ce soir - là , avec d'autres collègues éducateurs et éducatrices, je suis invité, en ville, justement chez un collègue qui nous reçoit avec sa jeune épouse, car ils viennent de se marier, pour fêter l'événement. La jeune épouse a aussi invité ses collègues à elle, ses copines des Chèques Postaux de Strasbourg où elle est employée. Parmi ses copines je repère une charmante et jolie demoiselle, sans plus, car elle est très timide, sans doute lui suis-je totalement indifférent, mais à moi elle a tapé dans l'œil. D'ailleurs au courant de la soirée elle s'est permis de renverser un verre d'eau sur ma tête pendant que je chantais à tue-tête « MA-A VIE.... », grand succès d'Alain Barrière qui venait de sortir Je n'ai pas pu poursuivre, complètement estomaqué par le culot de cette nana qui ne trouve rien de mieux que de me renverser de la flotte sur ma belle chevelure de jeune premier...Mais, me disais-je, elle va me le payer... et longtemps, croyez-moi... La soirée terminée chacun rentre chez soi.

Le lendemain, au boulot, je demande à mon collègue qui nous avait invité (il s'appelait Philippe) s'il savait qui était cette nana qui avait versé de l'eau sur ma tête. Il ne la connaissait pas plus, mais il allait demander à son épouse et il me dira qui elle est. Bon, elle s'appelle Danièle, ça je le savais quand même, et elle travaille aussi aux Chèque Postaux - je m'en doutais - mais encore ? Mais c'est tout ! - Bien ! - demande aussi à ton épouse à quelle heure elle sort du boulot - Ah ! Voilà, tu voudrais peut-être aller l'attendre ! - T'as tout compris !

Le lendemain, à la sortie de son travail, il était peut-être 17 heures, qui est planté devant la porte de sortie des Chèques ? C'est moi.... Danièle est surprise, elle ne pensait plus du tout à ce mec de l'autre soir qui avait braillé des chansons à la mode... On se salue, je lui propose de l'accompagner jusque chez elle, et comme elle n'ose pas refuser, on y va. Je me souviens vaguement qu'il pleuvait, ça permet de se rapprocher plus... pour se protéger contre les gouttes.

Tous les jours, chaque fois que mon emploi du temps me le permettait, j'allais à sa rencontre à la sortie du travail. Les choses allaient devenir sérieuses. En fait, nous ne nous sommes plus quittés, la preuve, nous sommes toujours ensemble, en l'an 2006.

J'étais libre à Strasbourg, elle l'était aussi, j'avais 22 ans, elle en avait à peine 18. N'est-ce pas le bel âge pour la plus merveilleuse des amourettes ?

La chose prenant effectivement une tournure de plus en plus vive, il a bien fallu songer à faire connaissance avec les familles respectives. Les parents de Danièle habitent Lièpvre, son père STANISIERE Félix, et sa mère Lucie, née FRECHARD. Elle a deux frères plus jeunes, Pierrot et Pascal, elle-même étant l'aînée.

Nous débutons par la visite chez ma mère, elle est sans doute ravie que je lui présente une si belle jeune fille, elle déplore juste de ne pas pouvoir parler avec elle. En effet, Danièle ne prononce pas un seul mot d'alsacien - à Lièpvre on ne parle que le français, légèrement patoisant - alors que ma mère ne connaît pas un traître mot de français. Mais, ça ne fait rien, dit-elle, l'essentiel est qu'elle te plaise. Je pensais cela aussi !

La visite dans la famille STANISIERE est un peu différente... Danièle avait essayé de la reporter le plus loin possible. A cause de son jeune âge encore, certes ! mais surtout , elle craignait la

réaction de son père.... Moi, j'essayais de rassurer Danièle, Nous sommes donc aussi allés à Lièpvre une première fois ensemble. Danièle avait sans doute la peur au ventre, moi pas, et je me souviens avoir été bien accueilli, avec tous les honneurs dus à mon rang : futur gendre, ce n'est pas n'importe qui, car nous avons déjà annoncé, je crois, que notre relation était ferme et définitive et que rien ni personne ne pourra s'y opposer. C'était peut-être un défi lancé à mon beau-père, car, au courant de l'après-midi de ce premier dimanche à Lièpvre - il y en aura beaucoup d'autres par la suite - il a demandé à rester seul avec moi un instant dans la cuisine, je crois, et là il m'a solennellement déclaré : « Bon, je veux bien que tu fréquentes ma fille , (c'est déjà pas mal), mais je veux savoir si tu l'aimes vraiment, (je réponds par oui), et je te préviens, (là je commence à m'inquiéter !) si jamais plus tard tu la laisses tomber , je te trouverai et je te descendrai avec mon fusil, t'as compris ? (Alors là, quand même j'étais interloqué, je me demandais dans quelle période et dans quelle civilisation on se trouvait. Je me suis vite ressaisi : Mais vous n'aurez jamais besoin d'en arriver là, nous vous avons déjà annoncé que notre relation était faite pour durer ! * Bon, mon beau-père avait fait son numéro, il était sans doute satisfait, car cela aurait peut-être pu tourner autrement, voire mal tourner.

Par la suite nous deviendrons bons amis et mêmes complices pour rire ou faire des farces. Cette même année 1965, le 12 décembre exactement, à Lièpvre même, nous fêtons nos fiançailles. Ma sœur Fanny y représente ma mère, Danièle porte toujours la magnifique bague de fiançailles que je lui avais offerte pour la circonstance et qui m'avait coûté une fortune au point que depuis je ne lui ai plus jamais offert aucun autre bijou, si ce n'est les alliances. J'ai toujours pensé que je serais moi-même le plus merveilleux des bijoux. Il faut le lui demander...

1966, le 2 septembre, nous nous marions civilement en Mairie de Strasbourg. Le lendemain est célébré le mariage religieux en l'Eglise Saint-Aloyse de Strasbourg-Neudorf. Ma mère, déjà bien malade, n'y assiste pas, elle est hospitalisée à la Clinique Saint-Joseph de Colmar. Mais elle n'a pas voulu que nous reportions la cérémonie. Le repas de noces eu lieu au bord du Rhin, dans un restaurant aujourd'hui disparu pour cause du passage du Grand Canal d'Alsace. Le soir même, nous sommes partis sur Colmar dans ma 2 CV., nous avons rendu visite à ma mère à l'hôpital, il était déjà tard, mais comme nous avons annoncé notre visite, nous avons été autorisés à entrer. Ma mère était bien contente, mais je crois bien qu'elle a pleuré et peut-être nous aussi. Après nous avons terminé la soirée chez Fanny qui a eu le temps de préparer un petit buffet froid, et je me souviens que WILLY, cousin de Robert, nous avait fait bien rire avec ses blagues et autres bêtises qu'il racontait. La journée finie et la soirée aussi, nous étions bien fatigués tous les deux, mais il était prévu que nous allions à MITTLACH pour y passer notre nuit de noces.... La maison était vide. Je me souviens parfaitement bien, et Danièle sûrement aussi, des débuts de notre nuit de noces, avant de nous endormir ... Il n'y a aucun mot qui convienne pour en parler, encore moins pour l'écrire. Une ère nouvelle allait commencer...

Le lendemain, nous revenons chez Fanny, et aussi en visite chez ma mère, et dans l'après-midi nous rentrons à Strasbourg, dans notre appartement, un meublé : une pièce - cuisine, au 22, rue Saint-Aloyse à Neudorf. Cet appartement comportait, comme dit, juste une cuisine et une chambre, les toilettes se trouvaient à l'extérieur en contre-bas du palier des escaliers et servaient à l'usage de quatre familles. Pour le chauffage, nous disposions d'un poêle à mazout que nous avions racheté au locataire précédent.

Très vite s'annonce un bébé. En prévision de sa naissance, nous déménageons dans un appartement plus spacieux, au 35, rue de Ribeauvillé, toujours à Neudorf. Il nous faut acheter tout le mobilier, les appareils ménagers (une cuisinière à gaz seulement) et aussi toutes les affaires pour le bébé. Il est inutile de compter sur une aide de nos parents, ils en ont moins que nous...

De Mittlach, les nouvelles ne sont pas bonnes. Ma mère est de plus en plus malade-hôpital, maison, maison, hôpital - et finalement elle reste à la maison, chez Louise, couchée dans son lit, ne pouvant bientôt plus se lever, rongée par le cancer... Le 12 janvier 1967 elle s'en va... Danièle est enceinte d'ERIC, au quatrième mois. Elle ne le connaîtra jamais et lui non plus. La mort de ma mère m'avait beaucoup chagriné. Elle n'avait même pas 65 ans, et n'avait pas eu beaucoup de bonheur dans sa vie. Moi-même, j'avais aussi le sentiment de n'avoir pas profité de mes parents, j'étais parti bien trop jeune de la maison, à un âge où le petit garçon que j'étais alors aurait bien eu besoin encore de la présence de sa maman, surtout pendant la longue période où j'étais à Zillisheim, mais elle n'était pas là, et moi j'aurais voulu qu'elle soit là... Elle est donc partie en laissant ce vide en moi, car ce vide justement j'aurais bien aimé le combler avec elle, par exemple, en l'invitant plus tard chez nous à Strasbourg. J'étais aussi en colère contre ce mauvais sort qui avait emporté ma mère, sans que j'ai pu profiter assez de sa présence. Quelque part j'étais sans doute aussi un orphelin... Lors de ses funérailles je me souviens que j'étais un peu comme un « zombie ! ». Le soir même, Danièle et moi sommes rentrés à Strasbourg. Une page était tournée.

Quelques mois après, le 7 mai 1967, arrive ERIC, mis au monde à la clinique Adassa à la Robertsau. C'était aussi un dimanche matin à 9 heures et 10 minutes. J'ai eu l'immense bonheur d'assister à sa venue, peut-être étais-je un peu pâli, car une infirmière m'avait demandé si ça allait pour moi, j'étais un peu vexé car, je me sentais très bien et surtout j'étais très heureux de ce qui nous arrivait, ou plutôt de QUI nous arrivait. L'après-midi même je suis allé à Lièpvre chercher les beaux-parents pour qu'ils viennent contempler la petite merveille du jour, et le soir même je les ai ramenés chez eux, toujours dans ma 2 CV. Ce même soir j'ai vite invité quelques collègues à la maison et nous avons fait un peu la bringue...

1968 - 1969. Nos obligations professionnelles font que nous sommes obligés de trouver une gardienne pour ce petit. Tous deux, nous débutons notre travail à six heures du matin, ce qui nous oblige à emmener Eric chez sa gardienne dès cinq heures - trente du matin, les jours concernés. Durant cette même période, j'ai l'opportunité de me présenter à un concours d'aptitude aux fonctions de chef de service éducatif auprès de la D.R.A.S.S. Je m'inscris, je me présente à l'examen et suis reçu. Le poste de Chef de Service Educatif, section garçons, allait se libérer sous peu au Foyer Charles Frey, et tout naturellement la nomination à cette fonction allait m'être allouée. Ce poste comportait aussi le titre d'adjoint au Directeur, mais consistait surtout en son remplacement en cas d'absence pour congé, ou autre empêchement, mais non encore en collaboration.

Cette nouvelle fonction comportait aussi l'octroi sur place d'un logement de service. Nous allons donc à nouveau déménager, dans un coquet pavillon situé à l'entrée de l'Etablissement, spacieux et confortable.

Nous nous installons dans notre nouveau logement en septembre 1969, et ce qui était déjà en route va arriver... C'est quoi ? Non, c'est QUI ? C'est CHRISTINE... le 18 octobre, aussi dans la clinique Adassa. Un samedi matin à 11 heures et 40 minutes. Cette fin de semaine-là j'étais justement de service en remplacement de direction, je pouvais donc me libérer comme je l'entendais, et j'ai donc pu aller admirer notre deuxième petite merveille le temps que je voulais. Par contre, je n'ai pas pu aller chercher cette fois les grands-parents de Lièpvre, mais je crois bien que Pierrot avait déjà une voiture et qu'ils sont venus voir cette petite nana avec lui. Désormais, Danièle et Jean-Marie sont comblés... Pensez, un garçon et une fille, cela faisait des envieux. Mais nous, nous étions tout simplement heureux.

Durant cette décennie des années 1960, les comforts, social, familial, matériel et autres, vont en s'améliorant sans cesse, avant, mais surtout après les événements de mai 1968. Après ma

première voiture, la deux-pattes comme on appelait parfois la deux-chevaux, nous avons eu les moyens d'en acheter une autre dans une gamme au-dessus, bien vite on peut se payer une machine à laver le linge, puis une télévision et tous autres équipements ménagers ou mobiliers de plus en plus accessibles, les salaires augmentant de manière substantielle... C'était le bonheur...Aux enfants, il ne manquait rien, ou pas grand chose, sans que ce soit le luxe. Les jeunes parents que nous étions, restions très attentifs à une bonne éducation, respectueuse des bonnes règles de la vie en société.

Bientôt, nous irons aussi en vacances avec les enfants en bord de mer, au Pradet, en Vendée. Et toutes autres sorties qui vont contribuer à leur épanouissement. Nous avons la possibilité de leur offrir en quantité, des jeux, des livres, des coloriages, des activités variées, toutes choses que nous n'avions pas au même âge. Enfants heureux, parents comblés. Nous sommes émerveillés par les progrès fulgurants qu'ils font dans tous les domaines qui nous étaient, à nous, inaccessibles. La musique, le piano, l'orgue, le chant, le judo, le foot, la danse, et tout et tout et tout, vous reconnaissez-vous ? Les pauvres enfants de Wendelin n'ont pas eu ces chances -là...

Sur le plan de mes ambitions professionnelles, il me reste encore des choses à faire. Je suis Chef de Service Educatif certifié et j'attends d'avoir atteint l'âge de trente ans - - pour poser ma candidature au concours d'admission à la formation de Directeur d'Etablissement Social, auprès de la D.R.A.S.S. En 1971, je me présente et suis admis.

Plus tard, lors d'une réunion à l'Ecole des Educateurs - où je donnais quelques cours de pédagogie pratique aux jeunes éducateurs en formation - on m'apprend qu'à Munster a été créé un I.M.P. (Institut - Médico-Pédagogique) qui n'est pas autorisé à fonctionner aussi longtemps qu'il n'y a pas de Directeur.

Voilà un poste qui me conviendrait sûrement, me dit-on. Munster, bien sûr, c'est ma vallée, mes montagnes, mes forêts de sapins... Je prends contact auprès de la D.D.A.S.S. où on me dit que le poste vient d'être pourvu depuis peu, mais qu'un autre Etablissement dans le Haut-Rhin est aussi à la recherche de son directeur... - Bien, et c'est où ? - à Dannemarie ! - Oh ! là, là ! - me dis-je, c'est dans le Sundgau, pas loin de Zillisheim... Je remercie pour les informations et suis prêt à raccrocher le téléphone, mais mon interlocutrice insiste pour me laisser les coordonnées du Président de l'Association gestionnaire de cet Etablissement, pourquoi pas après tout... Nous en parlons longuement à la maison : Dannemarie, c'est en plein dans le Sundgau, ... comparé à Strasbourg, c'est la vulgaire campagne, je connais pour y avoir été en promenade à pieds depuis Zillisheim du temps des tristes années où j'y avais été pauvre élève... Non, on laisse tomber... on hésite... on réfléchit... Je pourrais peut-être quand même voir ce que c'est auprès des services compétents : c'est un I.M.P. tout neuf qui reçoit trente enfants seulement, garçons et filles de 3 à 12-13 ans, ayant une déficience intellectuelle ou mentale, la journée uniquement, comme l'école ordinaire. Evidemment je comprends bien qu'à côté de la charge de travail que je porte à Strasbourg, la direction d'une petite maison comme-ça ne peut être que du gâteau... Allons ! je prends contact auprès du Président de cette Association - qui est constituée des parents des enfants, type U.N.A.P.E.I dont je connaissais un peu la structure Dès ce premier échange téléphonique, rendez-vous est pris pour la semaine suivante. Lors de ma première visite. Je suis agréablement impressionné par le caractère tout neuf de cette petite école, l'accueil des enfants, très affectueux, et le petit contact que j'ai pu avoir avec les quelques personnels me convenait bien aussi : les gens avaient l'air heureux de faire ce travail et parlaient en termes chaleureux de leurs activités de la journée avec les enfants. Et voilà que le Président se met à leur annoncer : « Je suis tout à fait content de vous présenter votre futur Directeur ! » PAN ! J'ai quand même dû m'en défendre un peu, car je n'étais pas libre, ni décidé en quoi que ce soit...La chose va faire son chemin, je garde le contact avec le Président, une ou deux fois nous allons à Dannemarie Danièle et moi, le Sundgau ne l'attire guère non plus, mais enfin, il faut bien suivre son mari n'est ce pas, surtout si c'est pour gravir les échelons de sa promotion socioprofessionnelle... Le Président fait ses démarches de son côté, la D.D.A.S.S. de Colmar donne son avis positif. Et

bientôt, je vais confirmer ma candidature au poste de Direction de l'I.M.P. de Dannemarie, candidature qui est immédiatement retenue, et ce parmi dix autres prétendants...Il me faut maintenant négocier ma démission de Strasbourg. C'est une autre affaire, compliquée. Mon Directeur ne veut pas que je parte, mais après bien des tractations, ma Direction consent enfin au terme de mes activités au Foyer Charles Frey pour la date du 30mars 1973.

Le 27 mars nous emménageons à DANNEMARIE

J'ai 30 ans passés, Danièle a 26 ans. Elle va se mettre en disponibilité de la Poste pour élever les enfants, car sur la région immédiate aucune place de postier n'est disponible nulle part. Par la suite, Danièle exercera l'un ou l'autre emploi provisoire à l'école maternelle et dans une grande surface de vente à Dannemarie, en attendant de retrouver une place à la Poste, d'abord à Mulhouse, puis à Altkirch, puis enfin à Dannemarie, les quatre dernières années avant sa pré-retraite.

Il est vrai que nos premières années à Dannemarie, financièrement, par exemple, n'étaient pas meilleures. Mon traitement de début était identique à celui de Strasbourg, et Danièle ayant arrêté de travailler, nous ne touchions que quelques maigres allocations familiales pour salaire unique, avec deux enfants. Nous avons bien songé à agrandir la famille par un troisième petit bébé, mais nous n'étions pas très décidés, le temps a passé vite Eric et Christine nous comblaient beaucoup et nous étions très bien ainsi. Depuis, il nous est arrivé de le regretter un peu, aux enfants aussi un peu, surtout Christine qui aurait aimé avoir encore un petit frère ou une petite sœur... Maintenant, elle est elle même comblée, puisque avec son mari Philippe, elle est elle-même maman de trois charmantes demoiselles : MARYSE, CAMILLE et SOLENE. Eric, par contre, je crois, devait être content d'être le seul garçon. Et depuis, il est lui-même papa, avec son épouse Sabine, d'un merveilleux petit garçon, PAUL, qui, je crois, a hérité de quelques traits de caractère de son grand-père quand lui-même était petit... Ce sera à vérifier....PAUL est présentement l'unique héritier du patronyme ARNOLD lié à ma famille.

Dès l'année 1974, comme j'avais été reçu à la formation de Directeur, j'ai bien sûr entrepris de la faire, au sein de l'Ecole Nationale de la Santé Publique de RENNES, en Bretagne. A l'issue de cette formation, je suis titulaire du diplôme de Directeur Certifié d'Etablissement Social qui donne accès à toute direction de ce type d'Etablissement, depuis les maisons d'enfants jusqu'aux Maisons de Retraite pour personnes âgées. La gamme est ouverte... Mais je vais terminer ma carrière professionnelle à Dannemarie, où nous allons créer effectivement un Centre d'Aide par le Travail en 1980, dont je serai également Directeur. Puis, en 1995 une Résidence pour personnes handicapées dont je serai le Directeur aussi.

J'ai eu une vie professionnelle plus que pleine, j'ai toujours aimé mon travail et maintenant je jouis d'une retraite, non pas uniquement méritée comme on dit, mais dans la satisfaction d'avoir, je pense, correctement agi au bénéfice des personnes qui m'avaient fait confiance et j'espère que je leur ai été utile.

LE 31 DÉCEMBRE 2000, je cesse ma vie professionnelle et deviens un retraité, comme on dit... Depuis 1983 je suis aussi Président de la CHORALE INTERPAROISSIALE SAINTE-CECILE de DANNEMARIE et il s'agit-là de la seule activité que je désire conserver, j'ai également grand plaisir à exercer l'ART d'être GRAND-PÈRE...

DANIELE est également en pré-retraite depuis le 1^{er} juillet 2004 et exerce avec grande générosité l'art d'être MAMIE.

Mon activité de Président de la Chorale, responsabilité élargie, en outre, dans tout le secteur de Dannemarie, me permet d'être en contact fréquent avec des gens d'Eglise. Et même avec certains qui ont été des camarades de classe à Zillisheim et qui eux sont devenus prêtre. D'abord, je

trouve que je dois une certaine reconnaissance à l'Eglise en général, car c'est grâce à elle que j'ai pu faire des études secondaires. En rendant ce service d'animation de chorale je rembourse un peu, en quelque sorte, une dette... Bien, mais j'y trouve aussi beaucoup de satisfaction. Grâce et à travers cette activité, j'ai pu proposer à mes enfants les activités de musique et de chant. Eric est pianiste et organiste de bon niveau et chante aussi dans l'un ou l'autre chœur. Christine a également bénéficié d'une solide formation musicale et vocale. Durant plus de 10 ans elle a dirigé la chorale de Dannemarie, chante aussi dans des chœurs de bon niveau et même en tant que soprano soliste. Je n'en ajouterai pas plus, car il s'agit-là de la vie de mes enfants, alors que la présente histoire ne concerne que la mienne
Je suis infiniment reconnaissant à toutes les personnes qui m'ont aidé, sans nommer personne en particulier.

EPILOGUE

Entre 1811, le 21 décembre, naissance de Wendelin ARNOLD à KRUTH, et 2003, le 25 mai, naissance de PAUL ARNOLD, 192 années se sont écoulées.

Nous sommes désormais bien éloignés des vicissitudes de ce pauvre WENDELIN. Six générations se sont succédées chaque fois par les oeuvres d'un unique parent, chaque fois un seul fils parmi d'autres enfants. Des origines modestes, pauvres parmi les pauvres, petit à petit s'est construit un solide édifice. Qui parmi nos ancêtres, même chez les plus proches encore, dont mon père (1899-1956), aurait pu prévoir notre situation présente ? Jamais mon père n'aurait pu imaginer que son petit-fils ERIC, moins de 40 ans après sa mort, serait professeur. Il n'envisageait même pas que moi-même, son dernier-né, je puisse être curé. Ce genre d'avenir, pour l'époque pourtant récente, était tout simplement impensable et totalement inaccessible. On était et restait pauvre et petit de génération en génération. Mais tous ont aimé leurs enfants, cherchant à leur assurer le meilleur avenir. Sans doute que l'évolution de la vie sociale, depuis le début de l'ère industrielle née au 19^{ème} siècle, entravée malheureusement par deux horribles conflits mondiaux, a contribué grandement à améliorer notre sort. Mais des opportunités non prévisibles ont aussi apporté leur part. JEAN, celui qui était tailleur (1839 - 1862), pouvait déjà prétendre à se hisser plus haut : hélas ! Il est mort trop jeune, et son fils, orphelin de père avant même sa naissance et un après également orphelin de mère, n'a pas bénéficié de l'amour de ses parents, ni de leur éducation - et comment était-il traité chez ses grands-parents maternels ? On peut souhaiter que ce fut bien, mais peut-être n'était-ce pas si bien, ou peut-être même mal ... ! Ensuite, une autre chance : mon père n'a pas été soldat en 14 -18, il était heureusement trop jeune. Il a aussi échappé à cette sinistre mesure de l'enrôlement des « Malgré-Nous » durant la guerre de 39-45, là il était trop vieux. C'est mon frère et parrain, ce pauvre Robert dont je n'ai même aucune souvenir, qui a été sacrifié dans cet enfer que Hitler avait créé sur la terre. C'est une opportunité encore, voulue par mon brave curé, que je sois envoyé au Petit Séminaire de Zillisheim, et qui va radicalement me propulser dans une condition de vie totalement inimaginable alors, le projet initial complètement dévié ...

C'est parce que tous ces événements et situations de vie ont eu lieu, que maintenant, les uns et les autres, nous existons tels que nous sommes, là où nous habitons, les uns avec les autres. Croyez aussi en votre bonne étoile... Pour moi, je le reconnais volontiers, la mienne était généralement présente aux endroits et aux moments où j'avais besoin d'elle. Et j'espère qu'elle restera avec moi le plus longtemps possible, car, si elle est avec moi, il y en a sûrement une aussi tout près de vous, puisque les bonnes étoiles, je crois, essayent de rester ensemble...

Jean-Marie ARNOLD
Janvier 2006

7^{ème} Légende du Saurunz, 2006

LA TOMBE TZIGANE

Au Haut-Mittlach, une maison située un peu à l'écart portait le nom de « d's'Ziginermirla », le petit mur des tziganes. Elle se trouve non loin de la maison forestière du Herrenberg. C'est là qu'un groupe de gitans conduisit une vieille femme, qui ne pouvait plus suivre leurs déplacements. Ils creusèrent un trou, y jetèrent la vieille, après lui avoir enfoncé un bout de pain dans la gorge, afin qu'elle étouffe. Bien qu'elle se débattait, ils couvrirent de terre et de pierres, lui disant : « Baissez-vous, baissez-vous, grand-mère, il faut bien que cela ait lieu ».

Certaines vieilles personnes de Mittlach connaissaient encore l'emplacement de la tombe tzigane.

Les environs de la tombe tzigane sont hantés. Des bûcherons travaillant dans les parages, y ont souvent entendu la nuit, des pleurs et des gémissements, sans y rencontrer âme qui vive.

Gérard LESER, 1988

(La vallée de Munster – Des paysages, des légendes et des hommes)

DAS ZIGEUNERGRAB

In Ober-Mittlach heisst ein alleinstehendes Haus unweit des Forsthauses Herrenberg das „Ziginermirle“. Dahin führten einmal wandernde Zigeuner eine alte Frau, die aus Altersschwäche bei ihren Zügen nicht mehr mitkam. Sie gruben eine Grube, steckten der Alten ein Stück Brot in den Hals, damit sie daran erstickte, und warfen sie lebendig ins Grab. Trotzdem sie sich mit Händen und Füßen wehrte, deckten sie die arme Frau mit Steinen und Erde zu und sprachen : „Duckeni, Grossla, duckeni ! Es muess doch si !“

Alte Leute von Mittlach haben das Zigeunergrab noch gesehen.

In der Nähe des Zigeunergrabs ist es nicht geheuer. Holzhacker hören oft des Nachts dort eine Stimme winseln und wimmern, ohne jemand zu sehen.

Alfred PFLEGER, 1967

(Das Talbuch – Melkersagen und Bauerngeschichten)

Etat- civil

Naissances

Néant.

Mariage

Le 30 septembre 2006 a été célébré à la Mairie de Mittlach le mariage de **Astrid MARÉCHAL**, cadre, et de **Franck MEYER-WACKENTHALER**, technicien. Astrid est la fille de Bernard et Marie Claude MARÉCHAL, domiciliés dans le Loiret, à Saint Denis en Val et Franck est le fils de Suzanne et feu Francis MEYER-WACKENTHALER.

Les jeunes époux sont domiciliés à MITTLACH, 1, rue Raymond Poincaré.

**Nous présentons toutes nos félicitations au jeune couple
et nos meilleurs vœux de bonheur**

Décès

Le 23 août 2006 est décédée à COLMAR, **Madame Maria JAEGLE née MUNSCH**.

Elle était née le 11 juillet 1929 à Mittlach. Le 30 juin 1953, elle a unit sa destinée avec Monsieur Jules JAEGLE, ancien Maire de notre commune, qu'elle a eu la douleur de perdre le 2 juin 2000. Leur union était restée sans enfant.

Mme Maria JAEGLE était commerçante en retraite. Pendant de nombreuses années elle a secondé son mari dans la gérance du point COOP à Mittlach.

Les obsèques de Madame Maria JAEGLE ont eu lieu le samedi 26 août à l'église de Mittlach.

A sa famille parente et alliée, nous présentons nos sincères condoléances.

Les grands anniversaires de l'année 2007 (les 80 ans et plus)

97 ans – Mme PRAT née SCHEUERMANN Sophie, le 14.05.1910

93 ans – Mme LAMBERGER née DIERSTEIN Claire, le 7.10.1914

91 ans – Mme FUCHS née FUCHS Marie-Hélène, le 26.08.1916

88 ans - Mme PERTICA née DIERSTEIN Lydia, le 10.02.1919

86 ans – Mme CHRISTMANN née BRUNN Marie Madeleine, le 15.09.1921

85 ans – M. BATO Adolphe, le 30.07.1922

85 ans – Mme NEFF née NEFF Berthilde, le 23.11.1922

82 ans – M. STAPFER Eugène, le 25.05.1925

82 ans – M. NEFF Jean-Jacques, le 12.07.1925

82 ans – Mme WEBER née JAEGLE Laurence, le 10.08.1925

82 ans – M. SPASSKI Alexandre, le 23.12.1925

81 ans – Mme DEYBACH née BATO Marie Rose, le 29.01.1926

81 ans – Mme GORGUET née JAEGLE Hélène, le 24.12.1926

80 ans – Mme STAPFER née JAEGLE Marie-Marguerite, le 20.01.1927

80 ans – Mme BECKER née BATO Mathilde, le 16.05.1927

80 ans – M. JAEGLE Albert, né le 14.12.1927

*A toutes et à tous nous présentons nos meilleurs vœux
de bonheur et de santé*

Les nouveaux arrivés dans la commune

Les nouveaux arrivés enregistrés en mairie depuis le début de l'année 2006 sont les suivants :

Monsieur et Madame BONAFOS Philippe et JAEGLE Virginie ainsi que leur fils Quentin, au 15, rue Erbersch

Monsieur et Madame RAUT Gaëtan et BERGUE Aurélie, au 1, rue Erbersch

Mademoiselle ECH-CHAROUI Sofia au 46, rue Erbersch

Monsieur et Madame DONIZETTI Patrice et KUTTLER Béatrice, ainsi que leurs enfants Arnaud et Marion au 43 rue du Haut-Mittlach

Monsieur et Madame LE COUZE Fabrice et KEMPF Claudine et leurs enfants Marine et Lucas au 1, Chemin de la Hundsmis

Monsieur FOHRER Francis, au 11 rue Raymond Poincaré

Monsieur et Madame REBAIOLI Daniel et ANTON Petruta et leur fille Léa au 11, rue Raymond Poincaré

Madame RUHLAND Tania et son fils Corentin au 11, rue Raymond Poincaré

Monsieur et Madame WEREY Jean Noël et LEIBBRANDT Emmanuella et leurs enfants Déborah, Precilla, Jordan et Solène au 7, rue Raymond Poincaré

Monsieur Marc HEILMANN, au 1, Chemin des Noisetiers

Monsieur et Madame LAMBERGER Yvan et SCHUBNEL Kathia et leurs enfants Ophélie et Jordan, au 11, rue Erbersch

Nous leur souhaitons une cordiale bienvenue

Vues d'hier et d'aujourd'hui

Mittlach le Haut en 1977 ...

et de nos jours